

# SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

---

## PRÉSENCE DE L'ESPRIT



Jeune femme brillante et aimée de ses proches, elle entre à l'âge de 20 ans au monastère de l'Incarnation d'Avila. Elle y prend le nom de Thérèse de Jésus et découvre dans la prière silencieuse (oraison) le lieu de l'amitié et de l'intimité avec le Christ.

Fondatrice de nombreux couvents après qu'elle eut réformé l'ordre du carmel, elle connut de 1515 à sa mort, de nombreux états mystiques, visions, extases telle que la transverbération (1559). Ces expériences nourrissent son livre "les demeures de l'âme" où elle décrit la vie mystique depuis ses débuts jusqu'à l'union du mariage spirituel. Thérèse s'absorbe en son amour qui n'a besoin, ni de prière, ni de lecture et un soir une inondation de joie la saisit; et quand elle fut endormie, un océan de joie l'inondait, c'était une extase.

Quelque chose d'insinuant et doux; elle se demandait si ce songe étrange n'était point un avertissement; elle n'a qu'à descendre en elle-même, qu'à creuser son âme et la certitude vient; ce n'est pas le sentiment d'une présence individuelle, c'est une sorte d'enveloppement aussi vague et informe que celui d'une eau la baignant ou d'une lumière diffuse matériellement sentie; pourtant il est rare, incertain, trompe son espoir; mais l'espoir suffit qu'il puisse revenir encore et elle vit jour après jour, le cherchant au fond de son âme; frémissant déjà de pressentir que viendra son impalpable et sereine invasion.

Ce fut d'abord à peine comme un allègement, une sensation fuyante de légèreté; puis tout d'un coup, une suavité dilata sa poitrine; c'était comme une inondation si soudaine que le cœur semblait prêt à se rompre; ses yeux ne voyaient plus; alors la joie l'enveloppe, étreint ses sens; puis tout s'efface; mais quelque chose d'inconnu lui demeurait : une sensation d'allégresse, une dilatation d'amour.

L'ineffable la pénétrait, ne faisait plus qu'un avec elle; parfois, elle chancelait sous sa violence; cet amour l'envahissait à flot égal comme une mer qui sans cesse gagne du rivage, ne lui laissait plus rien d'elle-même; quelque chose en elle se dissolvait délicieusement jusque dans sa propre matière; elle sentait une protection toute puissante l'enserrer à jamais sans pouvoir s'y soustraire; l'impulsion de la volonté divine chassait sa propre volonté; elle ne pouvait que lui offrir sa soumission et sa passivité radieuse; il lui arrivait de connaître un tel délice, et une telle crainte que ce délice cessât, qu'elle versait malgré elle des larmes et que la gorge étranglait, elle ne savait plus si elle souffrait ou si elle défaillait de joie.



Alors l'amour qui l'embrassait semblait prêt à rompre les liens de son corps; elle sentait une douleur si vive qu'elle en gémissait et en même temps si délicieuse qu'elle eut voulu ne jamais la voir finir; qui peut savoir jusqu'ou va cette blessure, d'où elle est venue et comment peut s'adoucir un si cruel et délicieux tourment? consumée de désir, elle ne savait que demander; elle flottait vraiment dans la durée sans mesure, submergée, comme dans les extases furtives de notre pauvre amour mortel, par la violence de son émotion; une intensité qui abolit la conscience; que sont les voluptés charnelles à côté de cet envahissement de tout l'être par ce torrent de félicité; car toute puissance, la félicité l'enveloppait, s'abattait sur elle, et cette plénitude, à laquelle elle avait en vain essayé d'échapper, la déchirait comme si elle ne pouvait la contenir, lui donnait la sensation d'une flèche traversant son coeur; elle croyait voir entre les mains d'un ange un long dard qui était d'or et dont la pointe portait un peu de feu et l'ange lui passait ce dard au travers du coeur.

## EXTASE

Le cœur bat à bonds désordonnés, les mains inertes, si froides, le corps lourd d'un poids inexplicable et qui toujours, à coups sourds et irrégulier, martèle le coeur; en soulevant ses mains, elle a senti ses jointures brisées et tout son corps lui semble avoir été déchiré, étiré sur la roue soumis à un terrible supplice; mais sur cette fatigue corporelle, l'âme veille et de nouveau espère et prie; de nouveau s'est attendri son cœur, de nouveau elle sait ce qu'est le don des larmes; elle comprend que sans la grâce elle ne peut rien, pas même aimer, pas même souffrir; ou résonne la divine joie, car la joie l'habitait toute entière à chaque souffle, elle semblait dilater ses poumons et avec son sang battre à grands coups égaux et surs; et elle allait baignée de Dieu, fondue en lui; elle n'aurait qu'à baisser la tête et à l'appuyer pour retrouver l'extase et son ineffable joie.

## ADAPTATION A LA VIE MONASTIQUE

Comme tous les vrais ascètes, elle avait un besoin physique de solitude et de silence, or à l'infirmerie, au milieu des autres malades, dans le bruit des conversations, des allées et venues, il lui était presque impossible de se recueillir et de pratiquer les règles d'ascèse; c'était un véritable purgatoire; *"On me voyait me retirer dans la solitude pour y prier longuement et pour y faire de longues lectures"*.

La maladie n'est pas une excuse suffisante, à défaut des forces corporelles, l'amour et l'habitude devraient soutenir dans l'oraison, l'âme vraiment zélée.

## LA MALADIE

On peut dire que Ste Thérèse a été toute sa vie une malade, ou plus exactement une souffrante, jusqu'à l'approche de ses derniers jours; pour elle, qui eût, dès sa petite enfance, ce goût de solitude, cette promiscuité continuelle devait-être un véritable supplice; elle était foncièrement robuste; mais cette forte constitution, a été éprouvée jusqu'au bout par des crises terribles et des souffrances presque continuelles, au caractère complexe et mystérieux; ce sont des troubles nerveux aux répercussions sur le coeur, sur l'estomac et les entrailles; or ces troubles sont consécutifs à des crises morales ou bien, plus tard, ils seront concomitants de ses extases, de ses ravissements et de ses visions; évanouissements et des maux de coeur si étranges et si violents; crise de catalepsies, des contractions nerveuses qui lui mettaient le corps en boule; et pourtant les visions, les grandes grâces n'ont commencées que beaucoup plus tard, comme si cette âme élevée voulait nous montrer que pour mériter ces grâces, les souffrances matérielles de la maladie ne suffisent pas et qu'il faut encore un long entraînement par toutes les pratiques de l'ascèse et l'exercice de vertus péniblement acquises; cette maladie lui révèle l'importance capitale de la douleur dans l'ascétisme comme moyen de purification et de libération spirituelle; ce fut jusqu'au moment où elle entra dans les voies mystiques; les grâces d'union, les extases et les ravissements furent pour Thérèse le commencement de la guérison; sans doute, elle ne revint jamais complètement à la santé.

## LA PRÉSENCE DE DIEU

D'abord un certain sentiment de présence; "*quelquefois au milieu d'une lecture, il me venait à l'improviste, un sentiment de la présence de Dieu*"; elle suspend l'âme de telle sorte qu'elle semble être toute entière hors d'elle-même; l'âme s'épanouit, le coeur s'attendrit et les larmes viennent; mais ce ne sont là que les prémices de faveur plus hautes".

## LE COMMENCEMENT D'ORAISON

Son amour s'exalte comme se fortifie dans la solitude de nos passions humaines; il s'alimente perpétuellement de l'élan d'un désir que rien désormais ne distrait, il se nourrit de la contemplation; cette sensualité frémissante trahit, par dessus tout un grand besoin d'amour et d'être heureux; au dessus ce qui lui manquait, c'est l'amour de Dieu; "*Je n'avais pas alors, il me semble, l'amour de Dieu, comme je crois l'avoir ou après que je commençais à faire oraison.*"

*"O mon Dieu, qu'ils consentent seulement à passer deux heures par jour dans votre compagnie et ils verront de quelle récompense vous les payez".*

Oraison premier degré

**c'est la plus simple; elle consiste à méditer sur une vérité ou sur un mystère de la foi; on peut s'aider des images saintes; on doit choisir de préférence une image dont la représentation est la plus saisissante et porte la volonté à une dévotion plus ardente: "*comme je voudrais pleurer, moi aussi; mais j'ai le cœur tellement sec que je pourrais bien lire d'un bout à l'autre tout le récit de la passion sans en tirer une larme*"; le grand ressort lui manquait : l'amour de Dieu.**

**Le culte des images; on doit choisir celles dont la représentation est la plus saisissante et porte la volonté à une plus grande dévotion; mais la vraie prière n'a pas besoin de chef d'œuvre; la moindre allusion à l' Aimé bouleverse l'âme blessée par l'amour; "*Entretenez-vous avec lui*".**

**Les premières touches de l'Esprit : elle se trouve un jour, un moment, dans certaines dispositions extraordinaires, l'émotion éprouvée, loin d'être passagère peut-être le point de départ de toute une vie nouvelle; Ste Thérèse nous dit cependant que Dieu se plait à brûler les étapes et que la méditation peut-être inutile à celui qui reçoit la grâce d'oraison.**

### **Oraison mentale**



**Chaque jour, elle prenait pour sujet de méditation un des épisodes de la passion ou un mystère de la vie du Christ; cette oraison appartient au premier degré de la vie spirituelle et n'a rien de proprement mystique; c'est la plus simple; l'oraison mentale n'est guère que la prolongation de l'oraison vocale, elle consiste à méditer une vérité ou sur un mystère de la foi; Ste Thérèse éprouvait la plus grande difficulté à se recueillir pour l'oraison, même mentale; cependant si l'on reçoit la grâce, elle ne devient plus nécessaire; attouchements ineffables qui lui faisaient devenir une présence toute proche, véritables prélibations des hauts états mystiques; les premiers phénomènes mystiques sont involontaires; tout ce qu'a pu faire Thérèse pendant vingt ans d'exercices qu'elle a pu faire par sa volonté l'ont laissée malade et désespérée; ce n'est que par la grâce que les prémices des faveurs beaucoup plus hautes lui viennent. D'abord la prière vocale, puis l'oraison mentale qui repose sur la méditation; Thérèse a beaucoup de mal à méditer; pour fixer son attention, elle prend un livre;**

**elle se recueille dans sa lecture, mais son grand sujet , c'est la passion du Christ; elle ne raisonne pas, elle voit, elle contemple; tous ces exercices sont à la portée de chacun; chacun peut faire pour se mettre en état de mériter les grâces d'oraison, mais Dieu seul peut les donner; il y a des âmes qui ne peuvent dépasser le premier degré de la vie mystique, c'est quelquefois la maladie, une certaine débilité physique**

ou enfin la fatigue qui en sont la cause; dans le cas, il ne faut pas s'obstiner, forcer sa nature.

## LES GRÂCES D'ORAISON

Dieu les accorde à qui lui plait; elles arrivent souvent au début de la vie mystique pour attirer l'âme davantage ; les larmes pieuses sont d'enthousiasmes et d'exaltation; il arrive qu'un mot prononcé à l'improviste déchaîne dans l'âme une émotion; elle goûtait une joie toute nouvelle, une joie différente, c'était les prémices des grâces qu'elle allait être comblée; Dieu les accorde même à des pécheurs au milieu de leurs égarements; toutes les pénitences, toutes les vertus imaginables, les désirs les plus ardents de l'âme n'y font rien; les grâces d'oraison, comme toutes les grâces, si nous pouvons nous y préparer ne dépendent pas de nous; la volonté humaine est impuissante; il faut que quelqu'un intervienne : l'Esprit.

Oraison de quiétude :

Les yeux sont ouverts; la volonté est captivée par la douce présence; un coup au coeur; elle vit émerger des ténèbres, un supplicé couvert de plaies, ruisselant de sang et de sueur; si l'âme s'épanouit, le cœur s'attendrit et les larmes viennent; mais ce ne sont que les prémices de faveurs beaucoup plus hautes; tout en demeurant unie à Dieu, sans rien perdre de son repos ni de son apaisement, elle arrive peu à peu à amener au recueillement l'entendement et la mémoire; le premier degré de la vie mystique est l'oraison de quiétude.

D'abord, c'est un sentiment de joie dans un sentiment de quiétude inexprimable; cette joie ne vient pas d'ici bas; l'âme goûte les délices de cette joie inconnue et surnaturelle avec plus de plaisir; la volonté même en proie aux délices surnaturelles, ne reste pas inactive; tout en demeurant unie à Dieu, sans rien perdre de son repos ni de son apaisement , elle arrive peu à peu à un recueillement par des transitions plus ou moins consciente, elle va s'acheminer vers l'état le plus haut qui est celui d'union; c'est la source d'eau vive; les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes, le corps ne peut plus bouger de peur de perdre la paix; l'âme se désaltère à la fontaine d'eau vive; elle doit avaler la nourriture de l'âme.

Le sommeil des puissances

Avant l'oraison, il est le sommeil des puissances; sans se perdre complètement, elles n'entendent pas comment elles agissent; le goût; la suavité et délectation sont supérieurs à ce qu'on a éprouvé jusque là; l'âme ne sait que faire, c'est un glorieux délire, où l'on apprend la vraie sagesse et c'est pour l'âme la plus délectable de toutes les puissances; l'âme est dans un état d'exaltation extraordinaire.

## ORAISON D'UNION



C'est la contemplation pure; l'oraison de quiétude conduit à une activité héroïque qui ne recule même pas devant le martyre; les yeux du corps sont fermés; ceux de l'âme s'ouvrent; dans ces moments là, devant quels tourments pourrait-on mettre une âme que celle-ci ne trouve délicieux ces souffrances pour son Seigneur; elle perçoit la présence de Dieu en elle, son union avec lui; il est impossible d'exprimer par des paroles les délices qu'elle ressent; et c'est ainsi que l'âme peu à peu arrive à l'union désirée; cette grâce suprême n'est pas un coup d'état, une sorte de révélation qui bouleverse l'âme, le don est imprévisible, mais cependant certain pour l'âme prédestinée. L'union immédiate avec Dieu; elle ne sait plus que se répandre en protestations d'humilité et en actions de grâce sans fin; l'âme dit-elle se sent avec un très vif et très suave plaisir, défaillir presque complètement; c'est une espèce d'évanouissement qui lui enlève la respiration et toutes les forces corporelles;

ses yeux se ferment malgré elle; si elle les ouvre, elle ne voit rien; le corps et les sens sont anéantis; ni la mémoire, ni la volonté ne fonctionnent comme d'habitude; la conscience reçoit une illumination ineffable; l'âme sent la présence de Dieu en elle, son union avec lui; et il en reste une telle certitude que d'aucune manière on ne peut cesser d'y croire; Thérèse ne cesse d'insister sur les lumières surnaturelles qu'elle puise dans l'oraison et en particulier dans l'oraison d'union sur l'accroissement d'intelligence.

## PRÉSENCE ET VISIONS

### Visions imaginaires :

C'est à dire qui consistent en images intérieures ou qui admettent certaines données sensibles; elles sont considérées comme d'un ordre inférieur aux visions intellectuelles, mais ce sont elles qui frappent le plus d'imagination; "*un jour j'étais en oraison, le Seigneur me montre ses mains*"; elle peut contempler la Sainte humanité du Christ; elle le vit dans toute sa beauté et toute la gloire de la résurrection.

La vision du corps glorieux du Seigneur est telle que l'âme qui la contemple entre dans un trouble extraordinaire; "*je ne les vis jamais avec les yeux du corps, mais avec ceux de mon âme*"; la vision de cette beauté dépasse tout ce que l'on peut imaginer ici-bas; c'est une blancheur suave et une splendeur infuse qui est un délice infini pour la vue et qui ne fatigue pas; c'est une lumière si différente de celle d'ici-bas; c'est une image vivante, ce n'est pas un homme mort, *c'est le Christ vivant*.

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA (2)

---

**Fausses visions** : si c'est une hallucination, l'âme ressent une grande fatigue physique et n'influence que passablement notre volonté, l'âme en est affaiblie, elle ne trouve que lassitude et dégoût.

**Visions véritables** : dans cette vision, au contraire, il lui reste des richesses qui défient toute louange; au corps lui-même, elles donnent la santé et il en demeure un réconfort; la véritable vision se reconnaît à son caractère de pureté et de chasteté absolues.

**Différentes visions** : la vision extérieure qui est la perception par l'œil matériel de la vue d'un objet naturellement invisible.

la vision imaginaire, vision toute intérieure ou imaginative qui est une représentation sensible produit par Dieu soit pendant la veille , soit pendant le sommeil.

la vision intellectuelle qui est la connaissance intuitive est surnaturelle de vérités ou de choses spirituelles ou corporelles mais abstraites de toutes formes sensibles.

**Fréquences** : ces apparitions furent très fréquentes pendant deux ans; mais elles ne cessent jamais;

### VISIONS INTELLECTUELLES

Certes quand elle était dans l'oraison, au moment où elle recevait ces révélations surnaturelles, ses terreurs et ses doutes se dissipaient; mais à peine reprenait-elle contact avec le monde qu'elle retombait dans ses angoisses.

Et son corps torturé et affiné par la maladie est devenu un instrument des plus vibrants et des plus délicats.

*"Il me semblait que le Christ était sans cesse à mes côtés et comme la vision n'était pas imaginaire (pas d'images) je ne voyais pas en quelle forme; mais je sentais très clairement qu'il était toujours à mon côté droit".*



Cette vision intellectuelle, c'est à dire sans images et sans formes sensibles ne se confondrait elle pas, en réalité avec le sentiment de quiétude ou d'union mystique qu'on éprouve dans l'oraison? dans cet état, l'âme nous dit Thérèse comprend que quelqu'un l'écoute par les effets et sentiments spirituels qu'elle éprouve de grand amour et de foi et autres déterminations jointes à la tendresse; c'est une très grande grâce de Dieu et celui à qui il la donne doit en faire le plus grand cas; c'est une oraison d'un genre trop élevé, mais ce n'est pas une vision; dans l'oraison, Dieu nous fait comprendre qu'il est présent, on voit clairement si c'est le Christ qui est là; *"je le voyais clairement et je le sentais est le recueillement de mon âme était plus profond et plus continue que dans l'oraison de quiétude et que les effets en étaient bien supérieurs à ceux que j'éprouvais d'habitude."* Dans cette vision sans voir, cette certitude s'imprime avec une évidence si claire qu'il ne paraît pas qu'on en puisse douter qu'elle soit gravée dans l'entendement de sorte qu'on n'en peut pas plus douter que de ce qu'on voit et même moins;

il reste le soupçon d'être une illusion, bien que de suite on garde une si grande certitude que le doute n'a plus de force; *"le Christ se présente à l'âme par une notion plus claire que le soleil; je ne dis pas qu'on voit soleil ou clarté, mais une lumière, qui sans être perçue par les yeux matériels, illumine l'entendement, pour que l'âme jouisse d'un si grand bien."*

Voilà la vision intellectuelle avec son double caractère et concret; cette vision est de l'ordre le plus élevé; ce genre de visions abstraites semble bien exclure toutes les duperies des sens.

## EXPÉRIENCES DES VISIONS

Pendant les vingt cinq dernières années de sa vie, le Christ était à côté d'elle; c'était l'ami de tous les instants; toutes ces visions imaginaires ou intellectuelles ont le Christ pour objet; la Vierge, les saints, les anges eux-mêmes se sont manifestés à elle; chacune de ces expériences, des plus insistantes aux plus fugitives est comme baignée de grâce et de lumière; elle vit aussi des religieux lui apparaître en état de grâce; soit de leur vivant soit après leur mort.

Ces manifestations, outre leur caractère de fréquence, leur certitude immédiate, se distinguent encore à ce qu'elles ajoutent des éléments nouveaux à la connaissance, des acquisitions ou les sens naturels n'ont aucune part.

Le plus grand effet produit par ces visions est un redoublement d'amour pour Dieu.



*"Croissait en moi un si grand amour de Dieu que je ne savais pas d'ou il me venait; je me voyais mourir avec le désir de voir Dieu; il me semblait qu'on m'arrachait l'âme."* et plus loin elle précise cette douleur qui lui vaut comme une mort anticipée; elle la compare à celle d'une blessure que ferait une flèche trempée dans le suc d'une herbe magique ;ce n'est pas l'âme qui produit en elle cette blessure, mais c'est une flèche qui se fige au plus vif de ses entrailles et au cœur à la fois.

Le don d'ubiquité, le regard illimité lui sont accordés et le don plus secret de la pénétration des âmes.

## LES GRÂCES

Plus elle résistait aux grâces et aux douceurs spirituelles, plus Dieu l'en comblait, comme pour lui prouver qu'elle ne s'appartenait pas et qu'elle était toute en sa main malgré elle; elle entrait dans des délices inouïs, qu'elle ne pouvait comparer à rien d'ici-bas; attouchement ineffable qui lui faisait deviner une présence toute proche; c'est ce qu'elle appelle des goûts de Dieu, véritables prélibations des hauts états mystiques ou elle ne va pas tarder à parvenir; les premiers phénomènes mystiques sont involontaires; elle a beau y résister de toutes ses forces, ils se produisent malgré elle.

## LES VOIX

Ces paroles sont parfaitement distinctes; mais elles ne s'ouïssent point par les oreilles du corps; et toutefois elles s'entendent bien plus clairement ; ces paroles sont d'amour, elles nous font trembler parfois; si elles sont réprimandes et si elles sont d'amour, elles nous font que nous nous fondons d'amour; elles produisent dans l'âme des effets durables, un véritable renouvellement dans l'âme et une ardeur de charité ainsi qu'un zèle d'apostolat; s'efforcer de ne pas les entendre, en dépit de toutes les résistances ne sert de rien; dans notre conversation avec Dieu que fait l'âme, il n'y a pas moyen d'échapper ; *"malgré moi, ces paroles m'obligent à les écouter et l'entendement est si entier pour entendre ce que Dieu veut que nous entendions, qu'il est utile de vouloir ou ne pas vouloir"*; lorsque Dieu nous parle, il est impossible de se dérober et de ne pas l'entendre; les paroles de l'esprit s'effacent rapidement, tandis que celles-ci se gravent profondément dans la mémoire, qu'elles sont inoubliables et qu'elles produisent dans l'âme des effets durables.

*"J'avais beau ne plus me réserver d'heures de solitude pour l'oraison, le Seigneur me faisait entrer en recueillement au milieu même de conversations et sans que je puisse m'y soustraire; n'aie pas peur ma fille! c'est moi; je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien."*

*"A ces paroles du Seigneur, je sentis renaître la sérénité et qu'au triste état de mon âme succéda la force, le courage, l'assurance, la paix, la lumière"*.

## LES SAINTES GRÂCES

Le moindre émoi sexuel est absolument incompatible avec l'émotion religieuse; ces deux états peuvent altérer et ils alternent en effet dans la tentation; mais ils ne se confondent pas et ils font choisir entre les deux : c'est l'un ou l'autre; le sujet ne tarde pas à percevoir un certain malaise puis à prendre conscience de la duperie; et alors, c'est l'un ou l'autre qui disparaît; c'est la sexualité ou l'émotion religieuse qui triomphe; il est bien certain, que les paroles, les révélations, les visions, les extases et les ravissements ne sont que des accessoires de l'union mystique; l'essentiel, c'est cette visions ineffable ou Dieu est perçu, goûté et senti.

Ces communications tiennent encore de la faiblesse et de la corruption, de la sensualité; ces ravissements et ces transports qui vont quelquefois jusqu'à disloquer le corps sont le résultat ordinaire de communications qui ne sont pas purement spirituelles; mais ces phénomènes ne se produisent pas chez les âmes parfaites déjà purifiées par la deuxième nuit, c'est à dire par celle de l'Esprit; chez elles les extases et les agitations de l'esprit n'ont plus lieu; elles jouissent de la liberté de l'Esprit, sans aucun détriment pour les sens; il n'y a qu'un petit nombre d'âmes qui arrivent à une si haute perfection; on en trouve cependant quelques unes; ce sont surtout les âmes dont la vertu et l'esprit doivent se protéger dans la succession de leurs enfants spirituels.

Connaissance sans apprendre : elle nous a déjà entretenue d'une certaine parole intérieure distincte, on entend nettement chaque mot prononcé par l'interlocuteur invisible; l'âme entend; la parole dont il s'agit maintenant procède d'une manière différente sans aucun travail d'attention, elle trouve en elle la vérité infuse; c'est comme quelqu'un sans apprendre, sans même avoir rien fait pour savoir lire, trouvent en lui toutes les sciences parfaitement comprises, ignorait comment et d'où elle est venue; ce langage intuitif et illuminatif est un langage sans paroles; ce verbe intérieur, c'est le langage du ciel; c'est celui dont Dieu se sert pour enseigner l'âme.

## **TRANSVERBERATION**

Dieu blesse l'âme, au point qu'elle ne sait plus où elle en est; mais cette peine est si savoureuse qu'il n'y a pas de délices dans la vie qui lui causent plus de contentement; l'âme voudrait toujours être mourante dans un tel état; à certains moments, l'âme ne peut ni prier ni rien faire; on ne peut remuer ni pieds ni mains; on ne peut plus respirer; c'est le miracle de transverbération; de quoi s'agit-il? : uniquement d'une forme singulière de l'amour de Dieu, d'un tel appétit de Dieu que l'âme se sent mourir d'être privée de lui; cette douleur qu'elle éprouve, elle se la représente sous une forme de flèche qui lui perce le cœur; c'est une douleur à la fois spirituelle et physique;



*"Le Seigneur voulut plusieurs reprises que j'eusse cette vision; je vis un ange près de moi, du côté gauche, sous une forme corporelle, il n'était pas grand, plutôt petit, très beau, le visage tellement enflammé qu'il semblait être d'un rang très élevé; je lui voyais dans les mains un long dard qui était d'or avec la pointe de fer qui me semblait avoir un peu de feu; il me parut qu'il me plongeait dans le cœur à plusieurs fois et que ce dard me pénétrait jusqu'aux entrailles; en le retirant, il me sembla qu'il les entraînaient avec lui et qu'il me laissait toute embrasée d'un grand amour de Dieu; la douleur était si forte qu'elle me faisait pousser des gémissements; était la suavité que mettait en moi cette extrême douleur que l'on ne voudrait pas qu'elle fut ôtée et que l'âme ne peut se contenter qu'en Dieu. "*

Le résultat de la blessure faite par la flèche d'or, c'est de la laisser embrasée d'un grand amour de Dieu; la douleur qu'elle éprouve est toute spirituelle, bien que le corps en subisse le contrecoup;

*"Les jours où je me trouvais dans cet état, j'étais comme frappée de stupeur, je n'aurais voulu ni voir, ni parler, mais rester embrasée avec ma peine."*

Et pourtant cet état n'était que le prélude de grâces encore supérieures, les grands ravissements (le cœur de la sainte conserve les traces de cette transverbération).

## LES RAVISSEMENTS



L'âme ne semble plus animer le corps; on sent que la chaleur du corps l'abandonne; il va se refroidissant avec infiniment de douleur et de plaisir, il n'y a pas moyen de résister; ces ravissements se multiplient après la transverbération mais n'étaient pas nouveaux à Thérèse; la première fois elle entendit ces paroles: *"Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les anges."* Depuis toutes ses autres visions et révélations lui furent accordées soit dans l'oraison, soit dans l'extase commençante, toutes s'achèvent dans l'extase. Les ravissements sont d'une extrême violence, tantôt il se produit à propos d'une phrase, d'un mot, d'une pensée qui bouleverse toutes les puissances de l'âme, d'autres fois sans cause extérieure, à l'improviste au cours d'une conversation.

## LA LÉVITATION

Bien que ce soit l'Esprit qui enlève le corps après lui et cela avec une grande suavité, si l'on ne résiste pas, le sentiment ne se perd point; comme un allègement du corps et une inexplicable poussée de bas en haut; *"je sentais sous mes pieds des forces*

*étonnantes qui m'enlevaient". Tant que le corps est dans la ravissement, il reste comme mort, il conserve l'attitude ou il a été surpris; ainsi il reste assis, debout les mains ouvertes ou fermées.*

*C'est un cas fort rare; "Je me couchais sur le sol, les sœurs pour me tenir le corps; au commencement, j'étais saisie d'une extrême frayeur; mon corps devenait si léger qu'il n'y avait plus de pesanteur, à tel point que mes pieds ne touchaient plus le sol; on entend rien, ne sent rien; j'ai été réduit à de telles extrémités que j'avais presque plus de pouls, mes mains raides, une douleur si violente; d'abord le sentiment d'agonie et de mort physique, le pouls devient à peine perceptible; le sentiment que le monde s'écroule et qu'il n'y a plus rien; puis un sentiment de plaisir et de consolation; l'âme se sent revivre dans la douleur même et enfin l'âme se console par les lumières soudaines que Dieu lui accorde."*

## **VOL D'ESPRIT**

Il semble que l'âme quitte le corps en esprit, il lui semble qu'elle est entrée dans une autre région très différente de la terre; là, elle a la révélation d'une autre lumière si différente de la nôtre; elle découvre de la gloire surnaturelle et des êtres glorieux, mais des dogmes plus profonds, des concepts les plus subtils de la science sacrée; une telle vision se grave dans la mémoire et l'on ne craint plus la mort; les sens cachés de l'écriture, prennent tout à coup pour elle dans l'oraison ou dans l'extase, une évidence, une profondeur éblouissante; mais cet état sublime est encore dépassé par un état plus paisible, d'une dignité plus haute, c'est le mariage spirituel; union constante; les autres états mystiques peuvent être considérés comme les fiançailles de l'âme avec son créateur.

## **LE MARIAGE MYSTIQUE**



*"N'aie pas peur ma fille, que personne te sépare jamais de moi." et alors le Seigneur m'apparut dans une vision imaginaire: "Vois ce clou, c'est le signe que, ) partir d'aujourd'hui, tu seras mon épouse; jusqu'a présent , tu ne l'avais pas mérité; à l'avenir tu verras en moi ton créateur, ton soi et ton Dieu mon honneur est tien et ton honneur est le mien."*

*"Cette grâce est si puissante que j'étais comme ravie hors de moi, je demeurais ainsi tout le jour profondément ravie; le Seigneur me dit que je pouvais tout lui demander et qu'il me promettait de m'accorder tout ce que je lui demanderais et en signe de cela il me donna un bel anneau avec une pierre à l'améthyste".*

Toutes ces visions imaginaires ou intellectuelles ne sont que des preuves de l'union; le mariage spirituel est autre chose; il apparaît dans le centre de l'âme, par une vision intellectuelle plus délicate que les précédentes, "*Ce que Dieu communique en ce centre est un si grand secret, une si haute faveur et transporte l'âme d'un si inexprimable plaisir que je ne sais à quoi le comparer*". Le Seigneur lui fait voir la splendeur du ciel; c'est que l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu; l'union mystique, c'est le sentiment paisible et permanent d'une union intime avec Dieu, sentiment dont l'âme ne peut-être distraite ni par ses occupations ni par les choses extérieures.

Elle fait remarquer la fréquence de ces visions qui finissent par devenir continuelles; après ces extases, non seulement Thérèse se trouve augmenter d'âme et d'intelligence débordante d'énergie et de désir d'action, mais elle se sent mieux dans son corps; elle entre dans une période de santé relative.

## LA LUTTE SUPREME

La pratique de l'oraison déterminait en elle des troubles physiques qui n'échappaient point à ses compagnes; l'âme que Dieu expose ainsi qu'aux regards doit se préparer à être martyre du monde; et si de son propre choix, elle ne meurt pas à tout ce qui est de lui; le monde saura bien la faire mourir; je dis qu'il faut plus de courage, quand on est parfait, pour s'engager dans le chemin de la perfection; à entendre les gens du monde, l'aspirant à la perfection ne devrait plus manger, dormir, ni même respirer comme les autres; plus ils estiment ces âmes, plus ils oublient qu'elles sont toujours unies à un corps et forcément assujetties à ses misères tant qu'elles sont sur cette terre; la grande épreuve, c'est d'en arriver à se défier de soi-même; Thérèse eut à subir dès qu'elle obtint des grâces d'oraison.

## IDÉAL DU SAINT ET DE L'ASCETE

Un entier oubli de soi-même; l'âme n'a plus d'autre souci que le service de l'époux; travailler pour sa gloire la vraie voie, c'est celle de la croix, de la douleur; la lumière mystique apporte un calme, une sérénité à peu près inaltérable; cette paix n'est pas absolu, car l'âme peut-être encore teintée ou obscurcie par des fautes vénielles, toutefois, ce n'est du passager ce qui caractérise cet état, c'est le repos merveilleux dont l'âme joint; mais pour arriver là, toute une ascèse contraire à la nature, toute une négation violente autant qu'héroïque a été nécessaire; retranchement, solitude, silence, vivre loin du monde et du bruit; loin de l'irréel ou, ce qui est pire, du mauvais, de la nécessité du cloître, de la séparation; le monde est un songe; il n'y a de vrai que l'éternel l'amour pour le signifier au monde, il faut se séparer de lui, se recueillir dans la contemplation de la vie véritable, souffrir aimer la douleur, pour insulter à ce que le monde aime par dessus tout.

## CONTEMPLATION ET SERVICE

Ces grilles, ces cellules, c'est pour signifier le retranchement de l'ascèse et dépravé; cette nudité des murs, cette austérité, cette pauvreté de tout c'est pour symboliser le

désert du monde qui oblige l'âme à se retourner vers l'Unique; il faut se séparer du monde pour être davantage avec lui par la prière et l'amour; l'âme qui a reçu la révélation du seul vrai et du seul aimable, brûle de répandre le bienfait de cette connaissance, d'en faire part aux pauvres hommes égarés; ainsi l'amour divin, cet amour élevé si haut qu'il semble se perdre dans les vues, retombe en charité sur le monde; la contemplation ne suffit pas à l'âme, il faut qu'elle en apprenne le chemin à ceux qui l'ignorent ou qui s'en croient trop éloignés; l'oraison s'achève en charité; le contemplatif est un apôtre ; ce besoin d'action s'est fait sentir de tout temps aux âmes illuminées de Dieu.

## **HORS DU CORPS**

Sans doute, il y a eut toujours des saints hors du cloître, mais non sans pratiquer une ascèse analogue à celle du cloître; la dignité éminente de la virginité est méconnue, de même l'efficacité des macérations et des disciplines.

## **TRAVAIL**

Le moine accompli, un long et véritablement héroïque labeur qui l'amène peu à peu à la perfection de l'âme, et de toutes une série de sentiments inconnus du commun, depuis les plus tendres et les plus délicats jusqu'aux plus intenses et aux plus sublimes; culture de l'esprit, grâce à des méthodes qui lui permettent de pénétrer dans des régions intellectuelles fermées au plus grand nombre , (que deviendrait le monde s'il n'y avait des religieux?).

## **SILENCE ET RECUEILLEMENT**

Prier en silence, éviter les allées et venus et la dissipation; on observera la stricte clôture; là, dans la pauvreté et le retranchement, on travaillera silencieusement pour obtenir les grâces d'oraison; la vie ne sera qu'une longue prière et qu'une longue pénitence; il ne faut pas des macérations excessives; les personnes doivent être fortes pour l'oraison; la chose essentielle est de se maintenir en joie; un religieux doit être gai; il faut des distractions : musique et chants, cantiques, lectures; il faut pouvoir s'isoler et vivre comme des ermites au sein de la communauté; être seul avec le seul.

## **ORA ET LABORA**

Les contemplatifs ne sont point dispensés de travail et ils doivent tendre à la vie active; quand on a vu, dit-elle, la vérité à cette divine lumière de l'extase, on ne craint plus de perdre la vie, ni l'honneur pour l'amour de Dieu.

## **LA SAINTETÉ**

L'in corruption et l'odeur de sainteté ne sont point des faits excessivement rares; les cadavres d'un très grand nombre de saints ont présenté ce double caractère; c'est afin que l'on voit combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes.

## SAINTE THÉRESE D'AVILA (3)

---

### LA SEXUALITE



Thérèse avait faim d'amour purement spirituel; amour d'âme ou se mêlait un véritable zèle d'apostolat; mais si un seul instant une pensée charnelle s'était glissée dans sa contemplation, celle-ci eut été détruite sur le champ; au début de la vie spirituelle, les mouvements affectifs qui nous portent vers Dieu ne sont pas toujours absolument purs de toute contamination charnelle; une façon infallible, pour le croyant, non pas même de faire la prière sur ses lèvres, c'est d'y mêler une pensée luxurieuse ou sensuelle; ce sont deux états essentiellement incompatibles, l'un est la négation de l'autre. La virginité : n'est qu'une forme de l'impuissance? non , il est le signe d'élection, qu'il y a dans certaines cas presque miraculeux, a être affranchi d'une loi qui courbe vers la terre les hommes avec les bêtes; l'instinct sexuel, il s'agit de toute autre chose; de toucher la vérité, d'entrer en contact avec elle; qu'elle chose pâle et morte qu'une idée au regard de l'émotion ou du sentiment qui nous met en possession du réel!

et combien le cœur est plus divinateur que l'intelligence; pour parvenir a cette possessions de la réalité unique qui est l'union amour, il faut se donner tout entier a cet amour, renoncer aux passions.

Les passions : en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises; quoique toujours incomplètes et toujours mêlées de souffrance, pour un bonheur lointain dans la foi, seule nous est garantie; mais même quand on a la certitude entière de ne pas se tromper, quel héroïsme suppose en tel détachement; si les états d'oraison s'accompagnent d'excitation ou d'émotion sexuelle, le moindre émoi sexuel est absolument incompatible avec l'émotion religieuse.

### AVANT LES GRACES D'ORAISON

Qu'un de vos exercices, toute votre vie , soit de faire beaucoup d'actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent l'âme; "*Je menais une vie très pénible, parce que a la lumière de l'oraison , je comprends mieux mes fautes; d'un côté Dieu m'appelait et de l'autre, je suivais le monde; je voulais, ce me semble, accorder ces deux contraires si ennemis.*" La vie spirituelle et la vie des sens avec ses satisfactions, ses plaisirs et un passe-temps.

La duperie du monde : bientôt de grands troubles la bouleversèrent et la torturèrent; ces troubles étaient d'ordre purement moral; ce monde futile et inconstant, la vraie et seule sagesse consiste à le nier; arriver à secouer le poids accablant de la chair, vaincre le courant de la chute, lutter contre la puissance inconnue et formidable qui précipita l'âme humaine vers l'abîme des sens et de la mort de la matière, soulever le fardeau des siècles de damnations qui nous écrasent, se dresser contre sa propre chair, contre des myriades et des myriades d'êtres entraînés par le torrent de la chute, contre l'humanité entière et l'univers entier. Rappelons nous sa fuite enfantine à la recherche des martyres et de la félicité céleste; c'est là, chez elle, un des premiers et des plus évidents signes de la sainteté; tous nos efforts, toutes nos actions et toutes nos pensées immédiatement fausses et dépravées par cette matière originelle; par un acte de vertu, par une idée haute et noble qui ne suscite immédiatement sa caricature satanique; le masque du mauvais se dégageant triomphalement des époques les plus platement matérielles, comme la nôtre, ou le culte d'un univers sans âme et d'une raison sans contrepoids ramène le prétendu civilisé à toutes les dépravations de l'instinct et à toutes les barbaries; la perpétuelle duperie de ces plaisirs légers dont on dit qu'ils aident à supporter la vie; le sentiment de l'inconscience, de la sottise de la tromperie volontaire dont ces plaisirs sont faits; l'illusion du souvenir ou des désirs; l'odeur fétide de toutes nos jouissances; dès le début, par une grâce spéciale, elle fut instruite de la duperie du monde.

## LUTTES

Le bonheur la fuit pourtant; lorsqu'elle essaye de s'approcher de l'ineffable, plus rien ne répond à son âme; mais les mois passent, la source de félicité est tarie; elle aspire à cet amour; elle le regrette comme un don qu'elle n'aura pas, mais un don plus sublime lui est réservé, l'amour spirituel sans défaillance; elle ne se rend pas compte que ce qu'elle exige de l'amour mortel est ce rêve de l'amour divin, qu'à son insu et contre son gré, elle porte dans son cœur; elle était tentée en lutte contre son âme et sa chair; va-t-elle porter un cœur divisé ou la pureté sera sans cesse mêlée à d'autres appels? dans cette sensation incorporelle de la Présence, se reflétera-t-il d'anciens troubles? le vent de la tentation est tombé; elle baigne dans un subit apaisement, et comme si au bout de cet horizon tranquille un son naissait et se propageait sans en troubler la lumière, elle entend une voix qu'elle n'a jamais entendue : "*Ne te trouble point; c'est Moi; je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien*".

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(Les châteaux de l'âme)

### Premières Demeures

Il est très important que toute âme qui s'adonne à l'oraison, peu ou prou ne soit ni traquée, ni opprimée; laissez-la évoluer dans ces demeures, du haut en bas et sur les côtés, puisque Dieu, l'a douée d'une si grande dignité; qu'elle ne se contraigne point à rester longtemps seule dans une salle (première demeure -chII)



Thérèse, qui nous a déjà dit qu'il y avait de nombreuses demeures dans le château nous suggère, au fil des symboles, un itinéraire.

Cependant elle prévient : L'itinéraire débute par les Premières Demeures.

Il nous sera facile (ce qui n'empêche pas le combat spirituel...), si nous le voulons, d'entrer dans les trois premières Demeures.

Nous pourrions cependant entrer directement dans les Quatrièmes.

Si nous nous y disposons, nous entrerons dans les Cinquièmes Demeures.

En persévérant nous irons jusqu'au Sixièmes.

Pour les Septièmes, cependant, il faudra attendre le bon plaisir de Dieu ...

*De la laideur de l'âme en état de péché mortel, et comment Dieu voulut la faire voir à certaine personne. De la connaissance de soi. Toutes choses utiles, souvent dignes de remarque. De la manière de comprendre ces demeures.*



Mais avant d'aller plus loin, considérez, je vous prie, quel spectacle doit offrir ce château si resplendissant , cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie qui est Dieu, cette âme enfin si belle par les traits de la ressemblance divine, quand, de cette hauteur , elle tombe dans un péché mortel. Non, il n'est point de ténèbres qui approchent de ses ténèbres ; imaginez ce qu'il y a de plus obscur et de plus noir, cette âme va de beaucoup au delà. D'ou vient un tel changement ? Il me suffit d'en signaler une seule cause : c'est que ce même Soleil qui lui communiquait tant de splendeur et de beauté, demeure éclipsé pour elle ; et quoiqu'il soit encore dans le centre de cette âme, elle ne puise pas plus de vie en lui que s'il était absent, elle pourtant qui, de sa nature, était aussi capable de jouir de Dieu que le cristal de recevoir les rayons de l'astre du jour.

Dans cet état de péché mortel, rien ne lui profite ; et tant qu'elle y persévère, toutes ses bonnes oeuvres ne sont d'aucun mérite pour le salut , parce qu'elles ne procèdent plus de ce principe qui fait que notre vertu est vertu, c'est-à-dire de Dieu. En se séparant de lui, l'âme ne peut être agréable à ses yeux. D'ailleurs, son dessein quand elle commet un péché mortel, n'est pas de contenter Dieu , mais de faire plaisir au démon. Or, comme celui-ci n'est que ténèbres, la pauvre âme ne fait plus avec lui qu'une même nuit ténébreuse.

Je connais une personne à qui Notre Seigneur daigna faire voir l'état d'une âme qui est en péché mortel. Elle assure que si l'on savait ce que c'est, nul ne pourrait se résoudre à tomber dans ce malheur, dut-il, pour en éviter les occasions, s'exposer

aux plus grandes peines qu'on puisse imaginer. Cette vision alluma dans le cour de cette personne un désir extrême que tout le monde comprît une si importante vérité. Puisse, mes filles, le même zèle brûler vos âmes, et vous porter à adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui sont dans un si lamentable état. Les infortunés ! ils ne sont, eux et leurs œuvres, qu'obscurité et ténèbres. Quel contraste avec l'âme en état de grâce ! Cette âme ressemble à une source très claire qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité ; ses œuvres procèdent de la fontaine de vie, et voila pourquoi elles, sont si agréables aux yeux de Dieu et des hommes ; plantée comme un arbre au milieu de cette fontaine, c'est de ses eaux, et non d'ailleurs, qu'elle tire une fraîcheur toujours nouvelle, et la sève qui lui fait produire de si beaux fruits. Tout au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source si pure, et qui se transplante dans une autre dont les eaux sont horriblement noires et infectes , ne produit rien qui ne participe de la corruption de cette source maudite, et qui n'en porte l'empreinte et la souillure.

Il faut remarquer ici que Dieu étant cette fontaine de vie et ce resplendissant soleil qui demeure au centre de l'âme, rien n'est capable de ternir sa beauté ni d'obscurcir l'éclat de sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas d'être toute ténébreuse par le péché ; car le péché arrête et intercepte tout rayon du Soleil de justice, de même qu'un voile très noir placé sur un cristal exposé au soleil, empêche de recevoir et de réfléchir la lumière de cet astre.

Ô âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-même ! A la vue d'une si profonde misère, pourriez vous ne pas faire tous vos efforts pour arracher ce voile horrible collé sur vous. Songez que si la mort vous surprend dans cet état , il ne vous sera plus donné de voir la lumière du Soleil de vie. O Jésus ! quel spectacle que de voir une âme séparée de cette lumière ! Que sont devenues les demeures auparavant si belles du château quel trouble s'est emparé des sens qui font la leur séjour ! Quant aux puissances de l'âme qui étaient préposées à l'administration et au gouvernement de ce château intérieur, qui pourrait peindre leur aveuglement et leur désordre ! Enfin, le sol ou l'arbre est planté étant le démon même, quels fruits cet arbre peut-il produire ! Un homme de Dieu me disait un jour que quelque chose que fit celui qui est en péché mortel, il ne s'en étonnait pas, mais bien de ce qu'il n'en faisait pas davantage. Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un si grand mal ! Il n'est rien dans cette vie qui mérite ce nom, si ce n'est le péché, puisqu'il traîne à sa suite des maux dont l'éternité ne doit point voir la fin. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos oraisons, de nous préserver. Car si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que nous travaillerions à la garder, n'étant par nous-mêmes que faiblesse et néant.

Cette personne à qui Notre Seigneur avait montré ce qu'est une âme en état de péché mortel , disait qu'elle avait retiré un double avantage de cette vision. D'abord, elle en conçut une très vive crainte d'offenser Dieu ; en sorte qu'elle le conjurait sans cesse de la préserver d'une chute qui entraînait des maux si terribles. En second. lieu, c'était pour elle un miroir d'humilité, où elle découvrait que tout le bien que nous faisons, découle, non de nous comme de son principe, mais de cette fontaine où est

planté l'arbre de nos âmes, et de ce soleil, dont la chaleur féconde nos oeuvres. Cette vérité, ajoutait-elle, était si vivement empreinte dans son âme, que, lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, connaissant clairement que nous ne pouvons rien sans son secours. De là venait que, par un élan subit, elle s'élevait vers Dieu pour le bénir et le louer de toute espèce de bien, et que, s'oubliant elle-même dans ce qu'elle faisait pour son service, elle était uniquement occupée de lui.

Ô mes sours, qu'il serait utilement employé le temps que nous aurions mis, vous à lire ces pages sur les effets du péché, et moi à les écrire, si nous en retirions les deux grands avantages que je viens de signaler ! Sans doute les savants saisissent d'un coup d'oeil ces vérités ; mais l'esprit des femmes, qui ne va pas si loin, a besoin qu'on l'aide en toute manière. C'est peut-être dans ce but que Notre Seigneur m'inspire les comparaisons dont je me sers ; daigne ce bon Maître me faire la grâce de vous communiquer ce qu'il me donne de lumière ! Il est très difficile, quand on doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté ; et, comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut qu'on ait de la patience pour me lire ; il ne m'en a pas peu fallu à moi pour écrire ce que je ne savais pas ; car il m'est assez souvent arrivé de prendre la plume sans ombre de pensée dans la tête, ne sachant ni ce que je devais dire, ni par où commencer.

Je sens, mes filles, de quelle utilité il est que je vous explique certaines choses de la vie spirituelle. On nous parle sans cesse de l'excellence de l'oraison, nos règles d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer tant d'heures par jour ; mais l'on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-mêmes pour nous bien acquitter de ce saint exercice. Quant à ce que Dieu opère dans une âme lorsqu'il y agit par des moyens extraordinaires et surnaturels, c'est ce qu'on explique fort peu. Je vous parlerai donc de ces opérations surnaturelles de la grâce, et j'essaierai de plusieurs manières de vous en donner l'intelligence. Vous goûterez, je n'en doute pas, une consolation bien pure, quand vos regards découvriront cet admirable travail de Dieu dans l'âme, et la céleste beauté de ce château intérieur, si peu connu des mortels, quoiqu'ils passent si souvent par ses demeures. Ce que j'ai écrit autrefois donne, il est vrai, quelque lumière la-dessus ; mais saisissant mieux, ce me semble, aujourd'hui, certaines choses et surtout les plus difficiles, je pourrai en parler d'une manière moins incomplet. L'écueil inévitable pour moi, c'est que ; pour arriver à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, je me verrai forcée, comme je le disais plus haut ; de parler d'une foule de choses très connues : il n'en peut être autrement avec un esprit aussi inculte que le mien.

Revenons maintenant à notre château. Vous ne devez point vous représenter ses innombrables demeures les unes à la suite des autres, comme une longue enfilade d'appartements ; non, il n'en est pas ainsi. Pour avoir une juste idée de leur disposition, portez vos regards au centre, où habite le grand Roi : de même que le délicieux fruit du palmier est au milieu d'une multitude d'écorces qui le couvrent, de même au centre du château se trouve le palais du Roi, entouré d'une multitude de diverses demeures, soit au-dessus, soit au-dessous, soit sur les côtés. Quelque grand,

quelque riche et quelque étendu que vous vous figuriez ce château, vous n'avez pas à craindre d'excéder, attendu que la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous imaginer.

Enfin, de son palais qui est au centre, ce Soleil de vie envoie sa lumière à toutes les demeures de ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre, et de ne pas la tenir, pour ainsi dire, enchaînée dans un coin. Qu'on laisse cette âme, à qui Dieu a donné une dignité si grande, parcourir librement les différentes demeures de ce château, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes. Qu'elle ne se viole pas pour rester longtemps dans une seule demeure, fut-ce dans celle de la connaissance de soi-même. Sans doute cette connaissance est nécessaire; et elle l'est à un tel point, qu'on remarque mes paroles, que même les âmes admises par Notre Seigneur dans sa propre demeure, ne doivent jamais, quelque élevées qu'elles soient, perdre de vue leur néant ; d'ailleurs elles ne le pourraient pas, quand elles le voudraient. Mais, je le répète, que, jusque dans la demeure de la connaissance de soi-même, l'âme garde sa liberté; car l'humilité travaille toujours comme l'abeille qui fait son miel dans la ruche, et sans cela tout serait perdu. Or, considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va de fleur en fleur chercher son butin. Que cette âme, si elle veut m'en croire, fasse de même ; que, de temps en temps, elle quitte ce fonds de sa propre misère, et prenne son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa bassesse et trouvera plus de force pour s'affranchir des reptiles qui sont entrés avec elle dans ces premières demeures où l'on apprend à se connaître. Quelque salutaire qu'il soit à l'âme de s'élever de temps en temps, comme je viens de le dire, à la considération des grandeurs de Dieu, il faut qu'en cela même elle évite l'excès, et qu'elle ne prétende pas se tenir toujours à cette hauteur, sans jamais descendre à la considération de son néant. Mais, à mon avis, nous croîtrions bien plus en vertu en contemplant les perfections divines, qu'en tenant les yeux de l'âme fortement attachés sur ce vil limon d'ou nous tirons notre origine.

Je ne sais, mes filles, si je me suis bien expliquée mais cette connaissance de soi-même est si importante, que je ne voudrais vous voir jamais négligentes sur ce point, à quelque haut degré d'oraison que vous soyez parvenues; car, tant que nous sommes sur cette terre d'exil, rien ne nous est plus nécessaire que l'humilité. C'est ce qui m'oblige à vous redire que nous ne saurions mieux faire, que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure de la connaissance de nous-mêmes, sans vouloir d'abord prendre notre vol vers les autres; elle est d'ailleurs le chemin qui y conduit. Et quel besoin avons-nous d'ailes pour voler, lorsque nous pouvons aller par un chemin facile et très sur? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas. Le meilleur moyen, à mon avis, d'acquérir une parfaite connaissance de nous-mêmes, est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse ; sa pureté, nos souillures ; et son humilité nous montrera combien nous sommes loin d'être humbles.

Nous irons de cela deux avantages : l'un , de mieux voir nôtre néant à côté de la grandeur divine; de même qu'une chose noire ressort mieux à côté d'une blanche; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, lorsque portant tour à tour nos regards sur Dieu et sur nous, nous comparons ensemble sa grandeur et notre néant. Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre limon et notre misère. Je disais naguère que les oeuvres des âmes en état de péché mortel, sont comme des eaux noires et infectes s'échappant d'une source corrompue. Sans mettre au même rang des oeuvres faites en état de grâce, Dieu m'en garde, ce n'est ici qu'une simple comparaison, je dirai qu'il nous arrive quelque chose d'analogue , lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère : au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent , telles que celles ci :

N'a-t-on pas les yeux sur moi? En marchant par ce chemin , ne vais-je point m'égarer? N'y a-t-il pas de la présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre? Étant si misérable, me sied-il de m'occuper d'une chose aussi relevée que l'oraison? N'aura-t-on pas de moi une opinion trop favorable, si j'abandonne la voie commune et ordinaire? Ne faut-il pas éviter ce qui est extrême, même dans la vertu? Pécheresse comme je le suis, vouloir m'élever, n'est-ce pas m'exposer a tomber de plus haut ? Peut-être m'arrêterai-je dans le chemin de la vertu; peut-être serai-je pour quelques bonnes âmes un sujet de scandale. Enfin, étant ce que je suis, me convient-il de prétendre à rien de particulier?

Ô mes filles, que d'âmes il doit y avoir à qui le démon cause de grandes pertes par ces sortes de pensées ! Elles prennent pour de l'humilité, non seulement ce que je viens de dire, mais beaucoup d'autres choses semblables que je pourrais ajouter. Cela vient de ce qu'elles sont fort loin encore de se bien connaître, et qu'elles n'en prennent pas le droit chemin, se contentant de considérer leur misère, sans s'élever a la considération des perfections de Dieu; dès lors il n'y a point à s'étonner de ce qui leur arrive, et l'on peut même craindre des suites plus fâcheuses. C'est pourquoi je dis, mes filles, que si nous voulons acquérir une véritable humilité, il faut jeter et arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement, et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre.

Quoique cette premier demeure soit la moindre de toutes, elle est néanmoins si précieuse et renferme de si grandes richesses, que pourvu qu'on sache se défendre de ces reptiles qui y entrent avec nous, on aura le bonheur de passer plus avant. Mais, il faut en convenir, le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles pour empêcher les âmes de se connaître, et pour les détourner du véritable chemin qu'elles doivent suivre. La connaissance expérimentale que j'ai de cette premier demeure, fait que je puis en parler à bonnes enseignes, comme on dit. Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'elle ne renferme qu'un petit nombre d'appartements; il y en a au contraire une infinité, attendu que les âmes y entrent de mille manières, et toutes avec une bonne intention. Mais le démon, qui médite sans cesse leur ruine, a mis sans doute dans chacune de ces premières demeures plusieurs légions de

mauvais anges pour leur disputer l'entrée des autres; et comme ces âmes ne s'aperçoivent pas de cette guerre, ils se servent de mille artifices pour les tromper. Dans les demeures plus voisines du palais du Roi, l'on a moins à craindre de ces ennemis cachés. Ce qui fait que dans les premières les âmes sont plus exposées, c'est qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés pour les défendre, faiblissent dans le combat, et ces âmes sont facilement vaincues. Il ne suffit point aux âmes qui sont dans cet état d'avoir un sincère désir de ne point offenser Dieu, et de s'exercer aux bonnes oeuvres, il faut qu'elles aient un fréquent recours à Notre Seigneur, et que, prenant sa bénite Mère pour avocate, et les saints pour protecteurs, elles les conjurent de les défendre contre un ennemi auquel elles ne sauraient résister toutes seules. Au reste, en quelque état que nous soyons, la force pour vaincre doit nous venir de Dieu ; et je le prie, au nom de sa miséricorde, de ne pas nous la refuser.

Ô mes filles, que cette vie est pleine de misères! Main comme j'ai montré au long, dans un autre écrit, combien il nous est désavantageux de ne pas bien comprendre ce qui regarde l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas davantage ici, quoiqu'il n'y ait rien qui nous soit plus nécessaire ; seulement, je prie le Seigneur que ce que j'en ai dit soit de quelque utilité pour vos âmes.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand Roi. Sans être obscures et noires comme quand l'âme est en état de péché mortel, il y règne cependant je ne sais quelle obscurité : ces couleuvres, ces vipères, et tant d'autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière ; on est comme une personne qui entrerait dans une salle fort éclairée des rayons du soleil, mais qui aurait les yeux tellement couverts de boue, qu'elle pourrait à peine les ouvrir. Ces demeures sont donc fort claires ; et si l'âme ne peut jouir de cet éclat, il faut uniquement l'attribuer à ces bêtes ennemies qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles. Telle doit être, ce me semble, la disposition d'une âme qui, sans être en mauvais état, est encore toute préoccupée du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde la fortune et les honneurs. En vain elle voudrait rentrer en elle-même et contempler sa beauté intérieure, elle en est empêchée par ces déplorables attachements dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc pour entrer dans la seconde demeure, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. Sans cela, je tiens pour impossible que l'on arrive jamais dans la demeure principale; je dis même que l'on ne peut être en assurance dans la première ;. car parmi tant de bêtes si dangereuses. il est bien difficile que quelqu'une ne pique l'âme et ne l'infecte de son poison . Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus secrètes de ce château, nous venions de nouveau, par notre faute, nous jeter dans le bruit. et la confusion de ces premières demeures. Hélas ! à cause de nos péchés, il ne doit y avoir que trop de personnes qui, comblées comme nous des grâces du Seigneur, retombent ensuite dans ce misérable état. Ici, dans notre solitude; nous sommes libres quant à

**l'extérieur ; plaise à Dieu que nous le soyons aussi à l'intérieur, et daigne ce Dieu de bonté nous délivrer lui-même ! Gardez-vous, mes filles, de soins étrangers à votre sainte profession. Considérez qu'il y a peu de demeures dans ce château où il ne faille combattre contre les démons. Dans quelques-unes, il est vrai, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour se défendre et leur résister ; mais nous avons toujours besoin d'une très grande vigilance pour découvrir les artifices de ces esprits de ténèbres, et pour empêcher qu'ils ne nous trompent en se transfigurant en anges de lumière. Ils peuvent nous nuire en une multitude de choses, s'insinuant peu à peu, et d'une manière si cachée, que nous ne nous apercevons du mal que lorsqu'il est fait.**

**Je vous ai dit autrefois que la malice du démon est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Ce malheureux esprit inspirera à une religieuse de si impétueux désirs de faire pénitence, qu'elle ne goûtera quelque repos que quand elle sera à tourmenter son corps. Ce commencement est bon ; mais si la prieure a ordonné de ne point faire de pénitences sans permission, et qu'au lieu de lui obéir cette religieuse, écoutant le démon, continue en secret de se livrer à des austérités qui ruinent sa santé et la rendent incapable de satisfaire aux devoirs de sa règle, vous voyez à quoi se termine cette belle ferveur.**

**Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre religieuse qu'elle doit aspirer à une très grande perfection. Cela est très bon en soi. Mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront des manquements graves ; elle se mettra à observer leur conduite pour voir si elles en commettent, et pour en avertir la prieure. Avec ce grand zèle pour la règle, souvent elle ne verra pas ses propres fautes ; et les autres religieuses, qui ne pénètrent pas dans le fond de son cœur, pourront trouver mauvais qu'elle prenne tant de soin de ce qui les regarde.**

**Ce que le démon prétend par là n'est pas peu de chose ; car il n'aspire à rien moins qu'à refroidir la charité et à diminuer l'amour que les sœurs doivent avoir les unes pour les autres, ce qui serait un grand malheur. Comprendons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain ; ainsi, nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux importants préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens pour atteindre plus parfaitement ce but. Laissons donc là ces zèles indiscrets qui peuvent nous être si nuisibles ; et que chacune de nous ait l'œil sur elle-même, sans tant examiner la conduite des autres. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, en ayant assez parlé ailleurs.**

**Mes filles , cet amour que vous devez avoir les unes pour les autres est si important, que je voudrais qu'il fut pour vous l'objet d'une méditation continuelle. Ainsi, loin de vous ce soin inquiet de remarquer dans vos sœurs des choses très légères, des riens, qui souvent ne seront pas même des imperfections, et que peut-être votre ignorance seule vous fera prendre en mauvaise part. Cela ne servirait qu'à vous**

faire perdre cette paix de l'âme, et à la faire perdre aux autres; voyez, mes filles, s'il vous en coûterait cher pour arriver à la perfection.

Le démon pourrait également inspirer à une religieuse d'examiner de la sorte la conduite de la prieure, et la tentation aurait alors plus de danger. G'est pourquoi il faut ici que chacune se conduise avec une grande discrétion. Car si les choses que l'on remarque dans la prière vont contre la règle et les constitutions, il ne faudrait pas toujours les interpréter en bonne part ; mais il faudrait l'avertir, et si elle ne se corrigeait pas, en donner avis au supérieur ; agir de la sorte, c'est charité. On doit tenir la même conduite à l'égard des sœurs , si l'on remarque en elles quelques fautes considérables, sans se laisser arrêter par la vaine crainte que peut-être en cela on cède à la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du démon, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour introduire l'habitude de la médisance. Que l'on ait donc soin de n'en parler qu'aux personnes qui peuvent y apporter remède. Comme le silence qui s'observe chez nous est si continuel, cet avis, grâce à Dieu , nous est moins nécessaire qu'à d'autres ; mais il est toujours bon de nous tenir sur nos gardes.

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(Les châteaux de l'âme)

Deuxièmes Demeures

### CHAPITRE UNIQUE



*De la valeur de la persévérance, pour atteindre aux dernières Demeures, du vif combat que livre le démon, et combien il est utile de ne pas se tromper de chemin au début. D'un moyen dont elle a fait l'expérience efficace.*

Parlons maintenant , mes filles , des âmes qui entrent dans la seconde demeure, et considérons à quoi elles s'y occupent. Je voudrais ne dire là-dessus que quelques mots, parce que j'en ai parlé amplement ailleurs ; puis, ne me souvenant plus de ce que j'ai écrit, il me sera impossible de ne pas me répéter. Si du moins j'avais le talent de présenter les mêmes pensées de différentes manières, la variété soutiendrait votre attention, de même qu'elle nous fait lire sans fatigue les livres si nombreux qui traitent de cette matière.

Les âmes que j'ai ici en vue, sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison, et qui comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour l'abandonner tout à fait, et y retournent souvent, parce qu'elles ne se séparent point des occasions. C'est néanmoins une insigne faveur de Dieu, que durant quelques courts intervalles, elles tâchent de fuir les coulevres et les bêtes venimeuses, et qu'elles voient que cette fuite leur est salutaire. Ces âmes, sous un certain rapport sont un péril pour elles.



souffrent beaucoup plus que celles qui sont dans la premier demeure, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connaissent déjà les périls ; aussi y a-t-il grande espérance qu'elles pénétreront plus avant dans le château.

J'ai dit qu'elles ont plus à souffrir, parce que, dans la premier demeure, les âmes sont comme des sourds-muets qui, privés de la parole et de l'ouïe, endurent plus patiemment la peine de ne point parler , tandis que dans la seconde elles ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes , et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de celles qui n'entendent point, n'est pas néanmoins le plus désirable, car enfin c'est un grand avantage d'ouïr ce qu'on nous dit. Or, tel est le bonheur dont jouissent les âmes dans la seconde demeure : elles entendent la voix du Seigneur quand il les appelle. Comme elles entrent plus avant dans le château et se trouvent plus proches du Roi de gloire, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde, elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses dans la compagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher ; mais la miséricorde et la bonté de l'adorable Madre qu'elles servent sont si grandes, et il désire tant qu'elles l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi, il est vrai de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Il y a néanmoins de la différence entre cette manière d'appeler, et celle dont je parlerai dans la suite. Ici, pour se faire entendre, Dieu se sert de quelques paroles prononcées par des gens de bien, d'un sermon, de la lecture des bons livrés ; sans parler de beaucoup d'autres moyens de ce genre qu'il emploie, il appelle encore par des infirmités, par des peines, par une vérité qu'il fait luire à l'esprit durant ces moments que l'on consacre à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas. Ne laissez donc pas , mes sœurs , d'estimer beaucoup cette premier grâce, et ne perdez point courage si vous ne répondez pas à l'heure même à la voix de Notre Seigneur. Cet adorable Maître sait attendre non seulement pendant plusieurs jours, mais pendant plusieurs années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est ce qu'il y a ici de plus nécessaire : avec elle on ne peut jamais manquer de gagner beaucoup.

Mais qu'elle est terrible la batterie que le démon dresse ici contre l'âme, et de combien de manières il l'attaque ! Elle a bien plus à souffrir que dans la premier demeure. Là, en effet, elle était muette et sourde, ou du moins entendait fort peu ; et elle n'opposait à l'ennemi qu'une faible résistance, semblable à une personne qui a presque perdu l'espérance de vaincre. Mais ici, son entendement est plus vif, toutes ses puissances plus libres, et les coups qu'on lui porte dans ce combat, si forts et si redoublés, qu'il lui est impossible de ne les pas entendre. Les dénions dirigent alors contre l'âme ces coulevres venimeuses dont j'ai parlé : ils lui font les plus séduisantes peintures du monde ; ils lui représentent ses plaisirs en quelque sorte comme éternels; ils lui rappellent l'estime qu'on y avait pour elle, ce qu'elle trouvait de charme dans la société de ses amis et de ses parents ; ils lui font craindre la perte

de la santé par ces pénitences pour lesquelles on sent de l'attrait dès qu'on entre dans cette seconde demeure; enfin, il n'est sorte de ruse qu'ils n'emploient contre elle, ni d'obstacles qu'ils ne lui suscitent.

Ô Jésus ! dans quel trouble et quelles angoisses ces esprits de ténèbres ne jettent-ils pas cette pauvre âme! Elle ne sait si elle doit passer outre, ou retourner à la premier demeure. Dans ce combat , la raison lui vient en aide ; dévoilant l'artifice de l'enfer, elle montre que tous ces présents du monde ne sont qu'un pur néant en comparaison du bonheur auquel elle aspire. La foi, de son côté, lui enseigne que ce bonheur peut seul rassasier ses désirs. La mémoire, à son tour, lui représente le terme où vont aboutir toutes les félicités de la terre : elle lui remet sous les yeux un spectacle qui l'avait tant frappée, les derniers moments de ces heureux du siècle qui avaient jouit a souhait de tous les plaisirs ; elle la fait assister de nouveau à la mort subite de quelques-uns d'entre eux, et lui fait remarquer en combien peu de temps ils ont été oubliés. Elle lui en rappelle quelques-uns en particulier qu'elle avait connus, qu'elle avait vus au sein de la prospérité, et qui, maintenant sous terre, sont foulés aux pieds par les passants ; elle lui montre le lieu de leur sépulture où elle a passé si souvent elle-même, et arrête sa vue sur leurs corps devenus la proie et la pâture des vers. Outre ces tableaux, la mémoire lui en présente d'autres encore, où elle peut lire le mensonge et le néant des promesses du monde. La volonté se sent inclinée à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et de qui elle a reçu tant de marques d'amour, qu'elle ne peut les considérer sans éprouver le désir d'y répondre. Ce qui, en particulier, la touche et l'attire, c'est de voir comment ce véritable Ami est toujours avec elle, ne la quittant point, l'accompagnant partout, lui, donnant à tout moment l'être et la vie. L'entendement, de son côté, lui fait connaître que quand elle aurait de longues années à vivre, elle ne saurait acquérir un ami si fiel et si véritable ; que le monde n'est que vanité et mensonge, et que ces plaisirs que le démon lui promet, sont remplis d'amertumes, de soucis, de traverses. Il lui dit encore qu'en quelque lieu qu'elle puisse aller, elle ne saurait trouver, hors de ce château; ni sécurité ni paix ; qu'il y aurait de l'imprudence à aller chercher dans des maisons étrangères, lorsqu'elle trouve dans la sienne une infinité de biens dont elle peut jouir ; que tout le monde n'a pas l'avantage de posséder ainsi chez soi toutes les choses nécessaires a une entier félicité ; enfin, que le comble du bonheur pour elle est d'avoir un Hôte qui la mettra en possession de tous les trésors du ciel, pourvu qu'elle ne veuille pas imiter l'enfant prodigue et se réduire comme lui à la nourriture des pourceaux.

Avec des raisons de cette force, l'âme peut sans doute vaincre les démons. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu ! la coutume que la vanité a établie à tant d'empire et est si généralement reçue, qu'elle ruine les meilleurs désirs. La foi étant comme morte, on préfère ce qui frappe les sens à ce qu'elle enseigne. Et cependant que voyons-nous en ceux qui courent après ces biens visibles, si ce n'est une grande misère? Cette langueur de la foi dans une âme vient du commerce qu'elle a avec ces bêtes venimeuses. Si elle ne se tient pas sur ses gardes, il lui arrivera ce qui arrive à celui qui est mordu par une vipère : le venin se répandant dans tout son corps, il enfle d'une manière extraordinaire. Dans un tel état, il est clair qu'il faut à l'âme

beaucoup de remèdes pour guérir, et encore est-ce une grande grâce que Dieu lui accorde, si elle n'en meurt pas.

Il est donc vrai que l'âme endure ici de grandes peines, principalement quand le démon reconnaît, à sa disposition et à ses qualités, qu'elle est capable de pénétrer bien avant dans le château; car alors il soulèvera tout l'enfer pour s'opposer à ses desseins et pour la faire retourner en arrière.

Ô mon Sauveur! quel besoin l'âme n'a-t-elle pas alors de votre secours ! elle ne peut rien sans vous. Ne souffrez donc pas, au nom de votre miséricorde, que, se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Éclairez-la de vos lumières, afin qu'elle voie que tout son bonheur consiste à avancer, et afin qu'elle s'éloigne des mauvaises compagnies.

Je ne saurais dire tout ce qu'elle trouve de précieux avantages dans la société de ceux qui marchent dans les voies spirituelles. Il lui sera donc très utile de converser non seulement avec les âmes qui sont dans la même demeure qu'elle, mais encore avec celles qui sont plus près du centre du château. Par l'intimité des rapports, il pourra s'établir entre elle et ces âmes choisies un tel lien, qu'elles l'attireront dans leur propre demeure. Cette âme doit aussi se tenir toujours sur ses gardes pour ne point se laisser vaincre. Car si le démon la voit fermement résolue de perdre le repos, la vie et tout ce qu'il lui peut offrir, plutôt que de retourner à la première demeure, il se désistera bien plus vite de ses attaques.

C'est ici qu'il faut que l'âme se montre courageuse, et ne ressemble point à ces lâches soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsque Gédéon les conduisait à l'ennemi. Elle doit se persuader qu'elle va livrer combat à tous les démons, et que de toutes les armes les meilleures pour vaincre sont celles de la croix. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore : elle ne doit point, dans le début, se proposer des contentements et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui ne tarderait pas à tomber. En agissant de la sorte, elle s'exposerait à des dégoûts et à des tentations sans fin. Ce n'est point dans ces premières demeures que tombe la manne ; il faut pénétrer plus avant dans le château pour la recueillir : la seulement l'âme trouve toutes choses selon son goût, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

C'est chose plaisante de voir quelquefois les prétentions des commençants. Quoi ! l'on est encore avec mille embarras, mille imperfections, les vertus ne font que de naître, elles sont si débiles qu'elles ne savent point encore marcher, et l'on ne rougit pas de vouloir des douceurs dans l'oraison, et de se plaindre des sécheresses ! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et sachez que c'est à ce noble but que doivent tendre tous vos efforts. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir pour ce divin Époux souffre de, grand cour, et à celle-là appartiendra la plus belle couronne. Voilà le capital, le reste n'est qu'un accessoire; s'il plaît à Dieu de vous en favoriser, vous lui en rendrez de grandes actions de grâces.

**Vous direz peut-être, mes sœurs, que vous êtes bien déterminées à endurer les peines extérieures, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Mais il connaît mieux que nous ce qui nous est utile ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons pas ce que nous demandons. N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent uniquement prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu. Soyez bien assurées qu'en cela consiste, comme je le ferai voir dans la suite, la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel. Plus on s'unit à Dieu par cette conformité entier de volonté, plus on reçoit de lui, et plus on avance dans les voies de la perfection. N'allez pas croire que notre avancement dépende de quelque autre moyen inconnu et extraordinaire ; non : tout notre bien consiste dans la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté de Dieu.**

**Mais si , dès le commencement , nous nous trompons, en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous conduise par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses. Car souvent Dieu permet que les mauvaises pensées et les sécheresses nous poursuivent et nous affligent, sans que nous puissions les éloigner de nous ; et même il souffre quelquefois que nous soyons mordues de ces bêtes, afin de nous rendre plus vigilantes, et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber quelquefois, gardez-vous de perdre cour ; armez-vous plutôt d'un nouveau courage pour continuer d'avancer, et croyez que Dieu saura faire tourner votre chute même à l'avantage de votre âme.**

**Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre misère, et du dommage que nous cause la dissipation intérieure, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi? Et comment espérer de trouver ailleurs du repos, lorsque l'on n'en trouve pas dans sa propre maison? Rien ne nous est si proche, si intime, que les puissances de notre âme, puisque nous en sommes inséparables ; et ces puissances nous font la guerre, comme si elles voulaient se venger de celle que nos vices leur ont faite. La paix ! la paix ! mes sœurs, c'est la parole sortie de la bouche du divin Maître, et qu'il a tant de fois adressée à ses apôtres. Mais croyez m'en, si vous ne l'avez point, si vous ne tâchez pas de l'avoir en vous, vous travaillerez en vain à la chercher hors de vous.**

**Oh! qu'elle finisse cette guerre ! je le demande au nom du sang que notre adorable Sauveur a répandu pour nous. Qu'ils y mettent un terme, je les en conjure, ceux qui n'ont point encore commencé à rentrer en eux-mêmes ; et que ceux qui y sont déjà rentrés ne cèdent point, par crainte des combats, à la tentation de retourner en arrière. Qu'ils considèrent que les rechutes sont plus dangereuses que les chutes voyant qu'ils ne peuvent reculer sans se perdre, qu'ils se confient, non en leurs propres forces, mais uniquement en la miséricorde de Dieu. Ils verront comment Notre Seigneur les conduira d'une demeure dans une autre, et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre ni les fatiguer ; au lieu d'avoir à les redouter, il les tiendront assujetties et se riront de leurs efforts ;**

enfin, dans cette terre de bénédiction, leur âme jouira de plus de bonheur qu'on n'en peut souhaiter en cette vie.

Mais vous ayant déjà expliqué ailleurs, ainsi que je le disais au commencement de cet écrit, comment vous devez vous conduire au milieu des troubles que le démon suscite dans cette demeure; et, en parlant de la manière de se recueillir, vous ayant déjà dit que ce n'était point à force de bras, mais avec suavité, qu'il fallait le faire, afin que le recueillement soit plus durable, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai d'ajouter qu'il est très avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Vous pourriez croire que lorsque des occupations nécessaires vous retirent de cette retraite intérieure du cœur, vous faites une grande brèche au recueillement ; détrompez-vous. Pourvu que vous soyez ensuite fidèles à y rentrer de nouveau, le divin Maître fera tout: tourner au profit de votre âme, quoique vous n'ayez personne pour vous instruire. Lorsque l'action a interrompu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que de commencer à se recueillir. Sans cela, l'âme ira perdant chaque jour de plus en plus, et encore plaise à Dieu qu'elle s'en aperçoive !

Mais, pourrait penser quelqu'une d'entre vous, si c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux rester hors du château, sans jamais se mettre en peine d'y entrer? Je vous ai déjà dit dès le commencement, en m'appuyant sur les paroles mêmes de Notre Seigneur, Que celui qui aime le péril y rencontrera sa perte, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Ce serait donc folie de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel , sans entrer auparavant en soi-même pour se connaître, sans considérer sa propre misère, les immenses bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et sans implorer souvent le secours de sa miséricorde. Le divin Maître ne nous a-t-il pas dit : Nul n'ira à mon Père que par moi; ce sont, ce me semble, ses paroles; et encore : Qui me voit, voit mon Père? Or, si nous ne jetons jamais les yeux sur cet adorable Sauveur, si nous ne considérons point les obligations infinies que nous lui avons, si nous ne pensons point à la mort que son amour lui a fait endurer pour nous; comment pourrions-nous le connaître, et travailler pour son service ? De quoi sert la foi sans les œuvres? et les œuvres, quelle valeur peuvent elles avoir, si elles ne sont unies à la valeur des mérites de Jésus-Christ notre souverain bien? Enfin, si nous ne considérons toutes ces choses, qu'est-ce qui sera capable de nous porter à rendre à ce divin Maître les témoignages d'amour que nous lui devons? Je le supplie en ce moment de nous faire comprendre combien nous lui coûtions cher, et de nous donner l'intelligence de ces vérités : Que le serviteur n'est pas au-dessus du Maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire; et qu'il est nécessaire de prier, pour ne pas être sans cesse exposé à la tentation.

## **SAINTE THÉRESE D'AVILA**

(Les châteaux de l'âme)

## Troisièmes Demeures

### CHAPITRE II

*Suite du même sujet. Des sécheresses dans l'oraison, de ce qui peut s'ensuivre, de la nécessité de nous mettre à l'épreuve. De la manière dont le Seigneur éprouve ceux qui ont atteint ces Demeures.*



J'ai connu un assez grand nombre de personnes parvenues à l'état dont je viens de parler. Déjà, depuis plusieurs années, elles servaient Dieu avec fidélité, et tout en elles était bien réglé à l'intérieur comme à l'extérieur, autant qu'on en pouvait juger; et néanmoins qu'est-il arrivé? Après tant d'années, lorsqu'elles devaient, ce semble, fouler le monde sous leurs pieds, ou du moins en être entièrement désabusées, Dieu n'a pas plutôt commencé à les éprouver en des choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur étranges. J'en étais tout interdite, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles. Dans cet état, leur donner quelque conseil eut été superflu. Faisant depuis si longtemps profession de vertu, elles se croyaient capables d'enseigner les autres, et pensaient être très fondées à sentir vivement ces épreuves.

Pour moi, je ne connais qu'un moyen de les consoler : c'est d'abord de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, et l'on ne saurait, en effet, trop compatir à une telle misère ; ensuite, de ne point contredire leurs sentiments, parce que, persuadées comme elles le sont qu'elles souffrent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, autre erreur non moins déplorable en des personnes si avancées. Qu'elles soient sensibles à ces épreuves, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais, à mon avis, elles devraient en peu de temps triompher d'une pareille peine. Elles répondraient ainsi au dessein de Dieu; car souvent Dieu veut que ses élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs pour un peu de temps. Il n'en faut pas davantage, cette épreuve est pour eux un trait de lumière, bien vite ils apprennent à se connaître, et ils voient très clairement leurs défauts. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tribulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive que des sécheresses et de la soustraction des grâces sensibles qu'ils endurent. A mon gré, c'est là une grande miséricorde de Dieu à leur égard . Et si c'est une imperfection en eux de ne pas dominer entièrement ces légères. épreuves, cette imperfection devient très profitable pour leur âme, par les trésors d'humilité dont elle l'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des personnes dont je parlais plus haut; dans leur pensée, elles canonisent leurs épreuves, et voudraient que les autres en fissent autant. J'en veux rapporter quelques exemples afin de nous exciter à nous connaître et à nous

éprouver nous-mêmes, vu qu'il nous est très avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Une personne riche, sans enfants, sans héritiers, vient à souffrir quelque perte ; il lui reste néanmoins encore plus de bien qu'il ne lui en faut pour elle et pour toute sa maison. Si cette perte lui cause autant d'inquiétude et de trouble que si elle n'avait pas seulement de pain, comment Notre Seigneur pourrait-il lui demander de tout quitter pour l'amour de lui? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle ressent vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres? Mais moi je crois que ce que Dieu demande ici, c'est la soumission à ce qu'il fait et la paix au milieu de l'épreuve, et non tous ces beaux élans de la charité. Que si cette personne ne se soumet pas de la sorte au bon plaisir de Dieu parce qu'il ne l'a pas encore élevée à un si haut degré de vertu, patience ; mais qu'elle reconnaisse au moins, qu'elle ne possède pas encore la liberté d'esprit, qu'elle la demande au Seigneur, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne a plus de fortune qu'il ne lui en faut pour vivre, et il s'offre une occasion de l'augmenter. Si c'est un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure. Mais qu'elle travaille pour cela, et qu'une fois en possession de ces nouveaux biens, elle s'efforce d'acquérir toujours davantage, c'est ce que je ne saurais approuver. Son intention est bonne sans doute, puisque je parle ici de personnes d'oraison et de vertu ; mais elle ne doit pas prétendre arriver par ce chemin jusqu'aux demeures voisines de celle du grand Roi.

Quelque chose de semblable se passe pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur. Souvent, à la vérité, Dieu leur fait la grâce de le supporter patiemment, soit parce que Dieu, aimant à honorer la vertu en public, ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte, soit parce que, étant un maître plein de bonté, il se plaît à récompenser ainsi les services qu'il a reçus d'elles. Mais il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser et qui ne les abandonne pas de sitôt.

Et ce sont la pourtant des personnes qui méditent depuis des années sur ce que Notre Seigneur a souffert, sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui même désirent de souffrir. Que dis je? elles sont tellement satisfaites de leur manière de vie, qu'elles souhaiteraient que tout le monde marchât sur leurs traces. Et Dieu veuille qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos et ne vous regarde point, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous? Nous n'avons point de richesses; nous n'en désirons point, et nous ne faisons rien pour en acquérir ; personne ne vient nous dire des injures, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état : J'en conviens, mais elles servent à apprécier une multitude de choses analogues qui peuvent arriver chez nous et qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier. Par ces petites épreuves, quoique bien différentes de celles que je viens de rapporter, vous jugerez si vous êtes entièrement détachées de ce que vous avez abandonné dans le monde, vous pourrez très bien vous éprouver et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Veuillez m'en croire, la perfection ne consiste pas à

porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Si nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humiliions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies ; et quoique Notre Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez pas qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Ces personnes portent jusque dans leurs pénitences cette même mesure qui règle toute leur conduite. Elles tiennent extrêmement à la vie, mais pour l'employer au service de Notre Seigneur, ce dont on ne saurait les blâmer. Ainsi, elles pratiquent les austérités avec grande discrétion, afin que la santé n'en soit point altérée. N'ayez pas peur qu'elles se tuent, car elles conservent tout le calme de leur raison, et l'amour n'est pas assez fort pour les en tirer. Mais la raison, selon moi, devrait au contraire les porter à ne point se contenter de servir Dieu de cette manière, c'est-à-dire en allant toujours croyez m'en d'un pas tellement mesuré, qu'on n'atteint jamais le terme de ce chemin. Elles s'imaginent néanmoins avancer, et elles se fatiguent, car ce chemin, est pénible ; mais ce sera beaucoup qu'elles ne s'égarent point. Dites-moi, mes filles, si pour aller d'un pays dans un autre on pouvait faire le voyage en huit jours, vous semblerait-il sage d'y employer un an, en affrontant durant tout ce temps les gîtes incommodes ; les neiges, les pluies, les mauvais chemins, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent? Ne vaudrait-il pas mieux tout affronter d'un seul coup et en finir d'une seule fois? Oh ! que je puis parler ici avec connaissance de cause ! et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie de cet état ou tout est réglé, mais où l'on n'avance pas; souvent je crains le contraire. Grâce à cette discrétion si grande qui préside à notre conduite, nous avons peur de tout et tout nous devient obstacle. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Puisque cela est impossible, mes filles, pour l'amour de Jésus-Christ, armons-nous de courage. Remettez entre ses mains votre raison et vos craintes, élevez-vous au-dessus de la faiblesse de la nature; abandonnez le soin de ce misérable corps à ceux qui ont charge de veiller sur vous ; et ne songez qu'à cheminer en toute hâte, afin de jouir au plus tôt de la vue de votre Époux et de votre Dieu. Vous n'avez que peu ou presque point de soulagement, et néanmoins la sollicitude pour la santé pourrait vous tromper. Rejetez cette sollicitude avec d'autant plus de courage, que la lenteur à cheminer dans les voies spirituelles ne vous donnera pas une santé meilleure. Je vous le garantis, parce que je le sais. Je sais encore que c'est moins par les austérités du corps, qui sont secondaires, que par une humilité profonde qu'on avance dans ce chemin spirituel. Ce qui arrête et empêche d'entrer plus avant dans le château, c'est le manque de cette humilité. Croyons toujours que nous avons fait peu de chemin et que nos sœurs, au contraire, en ont fait beaucoup ; et non seulement désirons d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faisons tout ce qui peut dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Avec cette disposition, l'état des âmes dans ces troisièmes demeures est excellent ; mais si elle leur manque, elles resteront toute leur vie au même point, en proie à mille peines, à mille ennuis. N'ayant pas eu le courage de se dépouiller d'elles-mêmes, et portant sans cesse le pesant fardeau de leur misère, elles ne



**pourront avancer ; tandis que les âmes qui ont su se vaincre s'élèvent avec une admirable liberté vers les demeures supérieures du château.**

**Dieu qui est juste, miséricordieux , et qui donne toujours au delà de nos mérites, ne laisse pas de récompenser les âmes de ces troisièmes demeures, en leur accordant des joies bien plus grandes que celles que peuvent procurer les plaisirs et les divertissements de cette vie. Mais je ne pense pas qu'il leur donne souvent des goûts spirituels ; il ne leur fait cette faveur que rarement, et dans le but de les exciter, par la vue du bonheur des autres demeures, à ne rien négliger pour y parvenir.**

**Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les joies et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas en mettre : mais, à mon avis, il y en a une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure, puisque c'est là que Dieu favorise les âmes de ces goûts spirituels; et quoiqu'il paraisse superflu de parler d'un tel sujet, ce que j'en dirai sera, je l'espère, de quelque utilité. Ayant une connaissance plus distincte de chaque chose, vous vous porterez avec plus d'ardeur vers ce qui est plus parfait. De plus, la connaissance de ces goûts spirituels sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par cette voie, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites. Les âmes humbles, à la vue de ces faveurs de Dieu, sentiront le besoin de l'en bénir et de lui en rendre des actions de grâces. Quant aux âmes imparfaites, à qui ces goûts ne seront pas accordés au gré de leurs désirs, elles s'en désoleront intérieurement, mais à tort et sans profit, attendu que la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et que la récompense doit être d'autant plus belle qu'on a agi en toutes choses avec plus de justice et de vérité. Mais si ceci est vrai, comme il l'est en effet, a quoi sert, me demanderez-vous peut-être, de traiter de ces faveurs intérieures et d'en donner l'intelligence? Je ne le sais ; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire; il ne m'appartient pas de disputer avec les supérieurs. Je suis tenue de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.**

**Voici néanmoins ce que je puis vous dire en toute vérité : à cette époque de ma vie où je n'avais point reçu de ces grandes faveurs, ni n'espérais, à cause de mon indignité, en avoir jamais une connaissance expérimentale, c'eut été un bonheur bien grand pour moi de savoir, ou du moins de pouvoir conjecturer, que j'agréais à Dieu en quelque chose; et lorsque je lisais les livres qui traitent des faveurs et des joies que Dieu accorde aux âmes qui lui sont fidèles, je goûtais tant de consolation, que je lui en donnais de grandes louanges. Si une âme aussi imparfaite que la mienne ne laissait pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vraiment humbles et vertueuses ! Ne dut-il en résulter pour mon Dieu qu'une seule louange de plus, il faudrait faire connaître les joies et les délices dont il comble les âmes , et mettre dans son jour l'immensité de la perte que l'on fait, quand, par sa faute, on se prive de si grands biens. Cette perte devrait nous être d'autant plus sensible, que ces joies et ces délices, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force, que l'âme en redouble sa marche, mais sans se fatiguer, et avance de jour en jour dans la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Ne pensez pas qu'il nous importe peu de travailler à nous rendre dignes de ces faveurs. Quand vous aurez fait ce qui dépend de vous, si Dieu vous les refuse,**

sachez qu'il saura vous donner l'équivalent par d'autres voies, car il est souverainement juste ; s'il agit de la sorte, c'est pour des raisons connues de lui par un profond secret de sa miséricorde, mais ne doutez point que cette conduite ne soit la plus convenable pour le bien de votre âme.

Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à cette troisième demeure, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon avis, qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir un directeur auquel elles se soumettent en tout comme plusieurs le pratiquent dans le monde même, afin de ne faire en quoi que ce soit leur propre volonté, parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Pour cela, il ne faut point qu'elles cherchent un guide qui soit, comme l'on dit, de leur humeur; et qui marche en tout avec autant de circonspection qu'elles. Mais elles doivent en choisir un qui connaisse la vanité des choses d'ici-bas, et qui tienne le monde vaincu sous ses pieds. On ne saurait dire combien l'on gagne à l'école de tels maîtres. Lorsqu'on les voit faire, avec tant de facilité, avec tant de suavité, des choses que l'on croyait impossibles, on se sent animé par leur exemple, et, témoin de leur vol élevé, on ose soi-même essayer ses ailes. Tels les petits oiseaux s'enhardissent à prendre l'essor en voyant voler leurs pères, et quoique d'abord ils ne puissent aller bien loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire qu'il nous est souverainement utile d'être sous la conduite de tels guides, et je le sais par expérience.

Cependant, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très bien d'en éviter les occasions. En effet, étant encore si voisines des premières demeures, elles pourraient aisément y retourner, parce que leur vertu n'est pas encore fondée sur la terre ferme, comme celle de ces âmes fortes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes du monde, et qui savent combien ses plaisirs sont peu dignes d'envie. Ainsi, il pourrait arriver qu'une grande persécution que le démon exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que, voulant par un véritable zèle retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Que l'on s'occupe de ses propres fautes, et non de celles du prochain. C'est le propre de ces personnes dont la vie est si réglée, de s'effrayer de tout ; et souvent elles pourraient beaucoup apprendre, pour le principal, de ceux-là mêmes dont la conduite les étonne. Si elles ont quelque avantage sur eux pour la modestie extérieure, et la manière de traiter avec le prochain, c'est bien sans doute, mais ce n'est pas ce qui importe le plus. Elles ne doivent point, pour cela, vouloir que tous les autres suivent leur chemin, ni prétendre donner des leçons de spiritualité, quand peut-être elles ne savent pas ce que c'est. Avec ces grands désirs d'être utiles aux âmes, elles peuvent commettre beaucoup de fautes. Ainsi, mes sœurs, le plus sur pour celles d'entre nous qui seraient dans cette troisième demeure, c'est d'observer ce que prescrit la règle, c'est-à-dire de tâcher de toujours vivre dans le silence et dans l'espoir. Ne doutons pas que Notre Seigneur ne prenne soin de ces âmes qui lui

sont si chères ; et, sa grâce aidant, nous ferons beaucoup pour leur salut. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(Les châteaux de l'âme)

Quatrièmes Demeures

### CHAPITRE III

*De l'oraison de recueillement que le Seigneur accorde la plupart du temps avant celle dont il vient d'être parlé. De ses effets, et de ce qui reste à dire de l'oraison précédente.*

Les effets de ces goûts divins sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns ; mais, auparavant, je parlerai en peu de mots d'une autre raison dont j'ai traité ailleurs, et qui précède presque toujours celle-ci.



C'est un recueillement qui me paraît aussi être surnaturel. En effet, il ne s'acquiert ni en se retirant dans des lieux obscurs, ni en fermant les yeux. Il ne dépend d'aucune chose extérieure ; car les yeux se ferment d'eux-mêmes, sans que la volonté y ait part, et l'on se trouve comme dans une profonde solitude, sans l'avoir recherchée. Alors se construit, si je puis parler de la sorte, sans aucune industrie de notre part, le vestibule de l'oraison des goûts divins, L'âme est merveilleusement préparée à recevoir cette oraison par ce recueillement, où les sens perdent l'avantage qu'ils avoient, et où elle recouvre celui qu'elle avait perdu.

Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre en elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle. Avec ces termes, ignorante comme je suis, j'avoue que je ne saurais rien expliquer; je me servirai donc de mon langage, et j'espère que vous me comprendrez; mais je puis me tromper. Eh bien! mes filles, jetez les yeux sur le château intérieur ; supposez que les sens et les puissances de l'âme, qui sont les gardes, se sont enfuis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux. Après plusieurs jours et même plusieurs années d'absence, reconnaissant leur erreur et se repentant de leur trahison, ils quittent ce pays étranger, et, se rapprochant du château, ils tâchent d'y être reçus. Le grand Roi qui y règne, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde, et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, mais d'une manière si douce et si forte, que, la reconnaissant à l'instant même, ils reviennent à leur ancienne

demeure, et, abandonnant les choses extérieures qui les captivaient, ils rentrent dans l'intérieur du château. Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure.

A l'aide de ce recueillement, l'âme qui cherche Dieu, le trouve mieux et plus tôt en elle-même que chez les autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement, que ce recueillement s'acquise, en tâchant de penser que Dieu est en nous ; ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous. Ceci est bon sans doute, et une excellente manière de méditer, puisqu'il est vrai que Dieu est en nous; mais cette manière de se recueillir est au pouvoir de chacun, avec le secours de la grâce, bien entendu. Il n'en est pas ainsi du recueillement surnaturel dont je parle; car quelquefois, avant même que l'on ait pensé à élever son esprit vers Dieu, les puissances de l'âme avec les sens sort déjà dans le château ; on ne sait ni comment elles y sont entrées, ni comment elles ont entendu la voix du divin pasteur, puisque aucun son n'a frappé leur oreille ; et là, dans cette solitude intérieure, l'âme goûte un recueillement plein de suavité, comme peuvent le dire ceux qui ont joui de cette faveur. Quant à moi, je ne saurais vous l'expliquer plus clairement.

J'ai lu quelque part, ce me semble, que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux ; celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence. Elle ne me paraît pas néanmoins tout à fait juste, car ces animaux se renferment en eux-mêmes quand ils le veulent ; au contraire, ce recueillement surnaturel est indépendant de notre volonté, et nous n'en pouvons jouir que quand il plaît à Dieu. Je crois qu'il ne fait cette grâce qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, parce que leur état les en empêche. au moins de volonté et de désir; il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure. Ainsi, j'en suis convaincue, pourvu que ces âmes que Dieu commence à appeler à un état plus élevé, le laissent agir en elles, il ne leur accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Dieu, afin de se rendre dignes d'en recevoir d'autres plus précieuses encore.

Ce recueillement étant une disposition à l'oraison des goûts divins ou de quiétude, quand Dieu élève l'âme à cette oraison, alors, selon le conseil de certains auteurs, elle peut sans doute se contenter d'écouter la voix divine, et sans discourir avec l'entendement, se tenir attentive devant Dieu, et le considérer opérant en elle. Mais si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'oraison de quiétude, je ne saurais comprendre comment on pourrait arrêter le discours de l'entendement sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. Néanmoins, cette question ayant été fort agitée entre des personnes spirituelles, quelques-unes ont été d'un sentiment contraire au mien. Je confesse ici mon peu d'humilité, mais il me semble qu'elles ne m'ont jamais donné une raison convaincante en faveur de leur avis.

Une de ces personnes m'allégua un traité du bienheureux père Pierre d'Alcantara. Comme je le crois un saint, et que je sais quelles lumières il avait sur ce sujet, je me serais volontiers rendue à son autorité. Mais ayant lu le livre, nous trouvâmes que

**l'homme de Dieu disait absolument la même chose que moi. Il l'exprime, il est vrai, en d'autres termes, mais il est clair, parce qu'il dit que l'âme ne doit arrêter le discours de l'entendement que lorsque Dieu, l'élevant à une oraison plus haute, la tient unie à lui par l'amour.**

**Il se peut que je me trompe ; mais voici, selon moi, les raisons pour lesquelles, dans l'oraison de recueillement, on ne doit point arrêter les discours et les considérations de l'entendement. La première, parce que, dans ces choses purement spirituelles, celui-là fait plus qui croit et veut moins faire. Ce que nous avons à faire, c'est de nous mettre en la présence du grand Roi comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux avec humilité pour attendre qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Dieu, par ses secrètes voies, nous fait-il entendre qu'il nous a donné accès auprès de lui, et qu'il nous écoute, alors il est bon de se taire, et de tâcher même, si l'on peut, d'empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, nous avons sujet de croire que ce grand Monarque ne nous a point écoutés, et qu'il ne jette point les yeux sur nous, gardons-nous de demeurer la sottement inactifs. Car ce qui reste à l'âme qui essaie de supprimer alors les discours de l'entendement, c'est la honte de sa sotte tentative, et une sécheresse beaucoup plus grande ; son imagination n'en devient même que plus inquiète par la violence qu'elle s'est faite pour ne penser à rien. Dieu veut de nous, dans cet état, que nous lui adressions nos demandes, et que nous considérions qui nous sommes en sa présence : il sait ce qui nous est le plus utile. Pour moi, je ne puis me persuader que les industries humaines soient de quelque secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite infranchissable à notre faiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il est un assez grand nombre d'autres choses qu'il nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres, et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir notre part, et agir autant que notre infirmité en est capable.**

**La seconde raison est, que ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible que profitable. d'appelle pénible toute espèce de violence qu'on voudrait se faire, comme serait, par exemple, de retenir son haleine. Ce que l'âme a alors à faire, c'est de se remettre entre les mains de Dieu afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec le plus grand oubli possible de ses intérêts propres, et la plus grande résignation à la volonté divine.**

**La troisième raison est, que l'effort que l'on fait pour ne point penser fera peut-être penser davantage.**

**La quatrième raison est, que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or, comment peut-il être dans cet oubli de soi, celui qui est tellement attentif sur lui-même, qu'il n'ose seulement se remuer? Et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu, et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Quand il plait à ce grand Dieu que notre entendement se repose, il l'occupe d'une autre manière ; il lui donne des connaissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons imaginer, qu'il demeure**

comme abîmé dans cette lumière, sans qu'il sache comment cela se passe; et il sort de cette école avec des enseignements bien supérieurs à ceux qu'il pouvait attendre de toutes les industries humaines pour suspendre ses opérations. Ainsi, puisque Dieu nous a donné les puissances de l'âme pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de chercher à les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter librement de leur office ordinaire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé.

A mon avis, ce qui convient le mieux à l'âme, quand Notre Seigneur daigne, dans cette demeure, l'élever à l'oraison des goûts divins et de quiétude, c'est, comme je l'ai dit, de se tenir doucement unie à lui par la volonté. Que sans violence ni bruit intérieur elle tâche d'arrêter les actes naturels et les considérations de l'entendement; mais qu'elle n'essaie point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et considère quelles sont ses grandeurs. Que si ce qu'il sent à la vue de ces grandeurs le transporte et le ravit hors de lui, alors à la bonne heure ; que même cette dernière considération cesse, mais qu'il ne cherche point à comprendre ce qui le ravit, parce que c'est à la volonté que Dieu le donne. Ainsi, qu'il la laisse jouir en paix de cette faveur, et se contente de lui suggérer de temps en temps quelques paroles d'amour car souvent, dans cet état, sans que l'âme le cherche, elle se trouve sans penser à rien ; mais à la vérité cela dure très peu. J'ai expliqué ailleurs pourquoi cela arrive de la sorte .

L'oraison dont j'ai traité au commencement de cette demeure, est celle des goûts divins ou de quiétude ; et j'ai parlé ensuite de l'oraison de recueillement. Si j'avais mis plus d'ordre, j'aurais dû d'abord parler de celle-ci ; car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts de Dieu ; elle en est toutefois le principe et comme le vestibule. Dans l'oraison de recueillement on ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Ce qui fait qu'il cesse d'agir dans l'oraison des goûts divins, c'est qu'elle est une eau qui coule de la source même, sans venir par des aqueducs. Ainsi, l'entendement n'y comprenant rien, se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement. Mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'en occuper sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit. Qu'elle laisse donc aller l'entendement et qu'elle s'abandonne tout entière dans les bras de l'amour. Le divin Maître lui-même lui enseignera ce qu'elle a à faire en ces heureux moments ; tout ce qu'il veut d'elle, c'est qu'elle se reconnaisse indigne d'une si haute faveur et qu'elle lui en rende de vives actions de grâces.

Je devais parler des effets que cette oraison des goûts divins produit dans les âmes, et des marques auxquelles on les connaît, mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement; je reviens donc à mon sujet, afin d'exposer ce qui me restait à dire.

Cette oraison des goûts de Dieu produit dans l'âme une dilatation, ou, si l'on veut, un élargissement intérieur ; on dirait une source qui, n'ayant pas de ruisseau, s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle donnerait. C'est ainsi que Dieu agrandit l'âme dans cette oraison, et sans parler de beaucoup d'autres

merveilles qu'il opère en elle, il la prépare et la dispose à contenir toutes les grâces dont il voudra la combler.

Voici les marques auxquelles on reconnaît cette suave opération de Dieu et cette dilatation intérieure. L'âme, moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile ; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience ; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui. Comme elle connaît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. Ayant savouré la douceur de ces goûts divins, elle voit que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant ; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine, parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant. Enfin, elle est plus affermie dans toutes les vertus, et l'on peut dire qu'elle se perfectionnera toujours davantage, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière et qu'elle n'offense point le Seigneur ; car une pareille infidélité lui ferait tout perdre, quelque élevée qu'elle fut en grâce. J'ajouterai qu'il ne suffit pas que Dieu accorde une ou deux fois cette oraison à une âme, pour qu'elle demeure enrichie de toutes ces grâces ; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car tout son bien dépend de cette persévérance. J'ai un important avis à donner aux personnes qui se trouveront dans cet état : c'est d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble au petit enfant que sustente encore le lait de sa mère, et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins d'une nécessité très pressante, abandonner l'oraison ; et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées ; car, sans cela, le mal ira toujours en augmentant. Je sais combien ce malheur est à craindre ; j'ai eu la douleur de voir tomber quelques-unes de ces personnes que je connaissais, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui voulait avec tant d'amour se donner à elles pour ami, et le leur témoigner par ses bienfaits. C'est pourquoi je ne saurais trop les conjurer de fuir les occasions où il y a quelque péril. Le démon, sans nul doute, fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres ; il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs en les attirant par leurs exemples, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à tout tenter afin de les perdre. De là vient qu'elles ont à soutenir contre lui de plus grands combats, et aussi que leurs chutes sont plus déplorables que celles des autres, quand par leur faute elles se laissent vaincre.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous ôtes à l'abri de ces dangers. Dieu vous préserve également de l'orgueil et de la vaine gloire! Le démon peut tenter de contrefaire les grâces qui sont accordées dans cette demeure; mais il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, elles en produiront de tout contraires. Je veux, à ce sujet, signaler ici un péril dont j'ai parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. Il est des personnes qui, par suite de leurs austérités, de leurs oraisons, de leurs veilles, ou même uniquement par suite de la faiblesse de leur complexion, ne peuvent recevoir une consolation spirituelle que leur nature n'en soit aussitôt abattue. En même temps qu'elles éprouvent un certain plaisir dans l'âme, elles sentent dans le corps défaillance et faiblesse. Dans cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel, et qui va un peu au delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que l'un n'est point différent de l'autre, et s'abandonnent à une sorte d'ivresse. Alors cette ivresse augmentant parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de leur santé.

Je connais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures dans cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eut dessein de rien supposer. Cela venait sans doute du démon, qui voulait en tirer quelque avantage, et qui avait déjà commencé à réussir. Mais une autre personne à qui Dieu donnait lumière, découvrit le piège; sur son conseil, on obligea la pauvre extatique à diminuer ses pénitences, à dormir et à manger davantage, et, à l'aide de ce remède, elle fut guérie.

Quand Dieu est l'auteur de cette ivresse intérieure, il y a sans doute défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme demeure forte, et elle goûte des joies ineffables de se voir si près de Dieu; en outre, au lieu de rester en cet état durant un si long intervalle, elle n'y reste qu'un très court espace de temps. Bien qu'ensuite cette ivresse se renouvelle, à quelque degré qu'elle arrive, non seulement elle n'abat point le corps, mais elle ne lui cause à l'extérieur aucune souffrance. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous, par suite de ces transports, sentait ses forces ruinées, elle doit en parler à la supérieure, et ne rien négliger pour faire diversion. De son côté, la supérieure doit, au lieu de tant d'heures d'oraison, lui ordonner d'en faire peu, la faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que ses forces naturelles soient revenues. Si elle est d'une complexion si délicate que cela ne suffise point, je la prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elle que pour la vie active. Car il en faut pour l'office de Marthe comme pour celui de Marie dans les monastères. Ainsi, la supérieure l'occupera aux emplois de la maison, et aura soin de ne la point laisser dans une grande solitude, parce que cela achèverait de ruiner sa santé. Elle trouvera dans une vie si occupée une bien grande mortification. Le divin Maître, qui veut éprouver son amour par la manière dont elle supportera son absence, daignera peut-être au bout de quelque temps lui donner des forces. S'il ne le fait point, elle doit se persuader que par l'oraison vocale et une parfaite obéissance elle gagnera



autant et peut-être plus de mérites , que par le repos et les délices de la vie contemplative.

Il se rencontre aussi des personnes; et j'en ai connu, dont la tête et l'imagination sont si faibles, qu'elles croient voir tout ce qu'elles pensent; cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite, mais je n'en dirai rien ici. J'ai traité avec étendue de cette quatrième demeure, parce que c'est celle où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. D'ailleurs, le naturel s'y trouvant mêlé avec ce qui est surnaturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu lui donne moins de pouvoir. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté ! Ainsi soit-il.

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(Les châteaux de l'âme)

### Cinquièmes Demeures

#### CHAPITRE IV

*De ce même sujet de l'oraison. Combien il importe d'être sur nos gardes le démon s'employant activement à faire reculer ceux qui se sont engagés dans cette voie.*



Notre petite colombe, comme vous l'avez vu, ne se repose ni dans les goûts spirituels, ni dans les plaisirs de la terre ; son vol est plus élevé. Que devient-elle donc? me demandez-vous. Je ne puis, mes filles, vous satisfaire que dans la dernière demeure. Dieu veuille le rappeler à ma mémoire, et me donner le loisir de l'écrire. Il s'est écoulé près de cinq mois depuis que j'ai commencé ce travail, et comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, il y aura sans doute peu d'ordre et beaucoup de redites. Mais cela importe peu, puisque c'est à mes sœurs que je m'adresse.

Je veux mettre dans un plus grand jour ce qu'est cette oraison d'union ; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison ; et je reviendrai ensuite à ce mystique papillon qui, volant toujours parce qu'il ne trouve point en soi de véritable repos, ne laisse pas de faire continuellement du bien et à lui-même et aux autres.

**Vous avez souvent entendu dire que Dieu contracte avec les âmes un mariage spirituel. Béni soit-il de ce qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès!**

**J'avoue que cette comparaison est grossière ; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire : l'un qui est spirituel ; est bien éloigné de l'autre, qui est corporel ; les plaisirs spirituels que Dieu donne dans l'un, sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier, c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves ; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre Seigneur sait bien les faire sentir.**

**Or, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel ; elle n'en est que la préparation, et comme le chemin. De même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se marier, elles examinent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre; ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme a déjà formé son jugement sur l'Époux auquel elle doit s'unir ; elle voit tout l'avantage d'une si haute alliance ; elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté que celle de ce divin Époux, et à lui plaire en toutes choses. De son côté, Notre Seigneur demeure content d'elle, parce qu'il voit sa disposition intérieure ; et voulant, dans sa miséricorde, le lui faire connaître d'une manière plus particulier, il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme bien-aimée, et il daigne se l'unir. Je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, qui est de très courte durée. Dans cette entrevue, ce qui est uniquement au pouvoir de l'âme, c'est de connaître par une voie secrète quel est ce divin Époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse; et elle voit alors en quelques instants ce que les sens et les puissances ne pourraient lui faire connaître en plusieurs années. Cet Époux étant Dieu, sa seule vue a rendu l'âme plus digne du noud sacré qu'elle doit contracter avec lui ; cette vue l'a enflammée d'un tel amour, qu'elle fait de son côté ce qu'elle peut pour que ce divin mariage ne vienne point à se rompre. Mais si, au lieu de se donner tout entière à ce céleste Époux, elle venait à s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, elle le verrait s'éloigner aussitôt, et se trouverait privée de ces faveurs inestimables.**

**Âmes chrétiennes à qui Notre Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure, au nom de l'amour que vous lui devez, de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber. L'âme, en cet état, n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Ici, cet Époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage. Mais ce nœud divin une fois formé, l'ennemi voit cette âme si parfaitement soumise à l'Époux, qu'il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité ; il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.**

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées qui, étant arrivées à cet état, c'est-à-dire à cette entrevue avec leur Époux, sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer, n'en doutez pas, se ligue pour les empêcher d'être fiels ; les démons savent trop bien qu'il ne s'agit pas de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer après tant d'expériences qu'ils en ont faites ? Que de fois, en effet, n'a-t-on pas vu une seule âme en gagner à Dieu une multitude d'autres ! Qui pourrait compter celles que les martyrs ont converties ! A quelle légion de vierges une jeune vierge, sainte Ursule, n'a-t-elle pas ouvert le ciel ! Qui pourra surtout dire le nombre d'âmes qu'ont ravies au démon un saint Dominique, un saint François, d'autres fondateurs d'ordres ; et celles que lui ravit maintenant le père Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus ! Mais quel est le secret de la puissance exercée par toutes ces âmes apostoliques ? C'est qu'ayant reçu, comme leurs vies en font foi, cette grâce de l'entrevue avec l'Époux, elles ont fait de magnanimes efforts pour ne pas perdre, par leur faute, la grâce, plus éminente encore, d'un mariage si divin. Ô mes filles, Notre Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'il l'était alors, que dis-je ! il l'est en quelque sorte davantage, parce que le nombre des personnes qui ne vivent que pour sa gloire étant bien moindre aujourd'hui, il a besoin plus que jamais d'âmes qui veuillent recevoir ses faveurs. Mais, hélas ! nous nous aimons trop ; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits ; et quelle erreur peut être plus grande ? Éclairez-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres.

Deux difficultés peuvent ici, mes filles, se présenter à votre esprit. La première, comment il peut se faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée. La seconde, par quelle voie le démon pourrait vous faire perdre le fruit de cette entrevue avec l'Époux céleste, lorsque vous êtes si loin du monde, si souvent fortifiées par les sacrements, et continuellement, je puis le dire, dans la compagnie des anges ; car, par la bonté de Notre Seigneur, nous n'avons toutes ici qu'un seul désir, celui de le servir et de lui plaire en tout. Quant aux personnes qui sont encore dans le monde et exposées au danger des occasions, il est moins étonnant que le démon les trompe. Mes filles, que vous ne puissiez vous expliquer le danger que court une âme à qui Dieu a fait une si grande grâce, je n'en suis point surpris ; cependant, lorsque je considère que Judas était un des apôtres, qu'il conversait continuellement avec Jésus-Christ et l'entendait parler, je comprends qu'il n'y a jamais de sécurité complète, même au milieu des grâces de cette cinquième demeure.

Pour répondre maintenant à la première difficulté, je dis qu'il est certain que si l'âme demeure toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait aucun danger de se perdre. Mais le démon vient avec ses artifices, et, sous prétexte de bien, il l'engage dans des manquements qui paraissent légers ; peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, et fait que son amour-propre se ranime, et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté : il n'y a point, en effet, de clôture si étroite ou ce mortel ennemi de nos âmes ne puisse entrer, ni de désert si écarté ou il n'aille. De plus, mes filles, Notre Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres ; car il est plus expédient, si elle doit retourner en arrière, que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait déjà nui à plusieurs. Que faire donc pour éviter un si grand péril? Voici, mes filles, le moyen, selon moi, le plus sur : soyons d'abord fidèles à demander sans cesse à Dieu, dans l'oraison, qu'il nous soutienne de sa main ; ayons cette pensée continuellement présente, que s'il nous laisse un instant nous tombons dans l'abîme ; mettons en lui seul notre confiance, et jamais en nous-mêmes, parce que ce serait une folie. Ensuite, examinons avec un soin extrême si nous avançons ou reculons pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Si nous faisons sérieusement cet examen, et si nous demandons à Dieu sa lumière, nous connaissons bientôt nos profits ou nos pertes. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Cet adorable Maître s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne en diverses manières tant d'avertissements intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne saurait point voir le péril ou elle se met. Enfin , il faut toujours faire de nouveaux efforts pour avancer de plus en plus. Si cette ardeur pour notre avancement spirituel nous manque, nous avons grand sujet de craindre ; c'est une marque que le démon nous tend quelque piège. En effet, l'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Et qui ne voit qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, ne saurait, sans infidélité, demeurer dans l'inaction et comme endormie ?

Pour vous faire connaître, mes filles, de quelle manière Notre Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service, afin de nous disposer à recevoir des grâces d'un ordre si élevé, ne mérite pas d'être considéré. Et s'il m'a été ordonné d'écrire ceci, peut-être Notre Seigneur l'a-t-il voulu afin qu'à la vue d'une telle récompense, et de la miséricorde infinie d'un Dieu qui daigne ainsi se communiquer et se révéler à de vils vermisseaux, nous n'ayons plus souvenir de nos petites satisfactions de la terre, et que, fixant nos regards sur la grandeur de notre Époux, nous courions embrasées de son amour. Je le prie de me faire la grâce de dire sur un sujet si difficile et si relevé quelque chose qui vous soit utile ; car s'il ne conduit lui-même ma plume, je vois que c'est impossible ; que si cela ne devait point tourner au profit de vos âmes, je le supplie de ne pas me laisser écrire un mot. Il sait bien que mon seul désir, autant que j'en puis juger, est que son nom soit glorifié, et que nous fassions de sincères efforts pour servir, d'une manière digne de lui, un Maître qui, des l'exil, paye avec une telle munificence. S'il nous récompense ici-bas de la sorte, quelle sera cette félicité du ciel qu'il versera dans l'âme, non plus par intervalles, mais pendant toute l'éternité, loin des travaux, des périls, et des tempêtes de cette vie. Ô mes filles, si ce n'était la

crainte de l'offenser et de le perdre, nous devrions nous estimer heureuses de pouvoir vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu qui veut être tout ensemble notre Roi et notre Époux. Implorons son assistance, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de ces nombreuses imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

## SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

(Les châteaux de l'âme)

Sixièmes Demeures

### CHAPITRE XI

*Du désir que Dieu donne à l'âme de jouir de Lui, désir si puissant, si impétueux, qu'on est en danger de perdre la vie. Du profit que l'âme tire de cette faveur du Seigneur.*



Après tant de faveurs accordées à l'âme par l'Époux, notre petite colombe (car ne pensez pas que je l'oublie) n'est-elle pas enfin satisfaite, et notre mystique papillon ne va-t-il pas enfin s'arrêter la ou il doit mourir ? Non certes ; son état, au contraire, est pire qu'auparavant. Quoiqu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouisse de ces faveurs, elle gémit néanmoins toujours, et chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme de jour en jour elle a une connaissance plus claire des grandeurs de son Dieu, et qu'elle se voit séparée de lui et loin encore de le posséder, elle brûle d'un désir beaucoup plus ardent de lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet adorable Maître mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour lui ; et quand ce désir de se voir unie à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel qu'il cause à l'âme cette grande peine dont je vais parler.

Je dis quelques années, parce qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention dans cet écrit ; car je sais bien que pour Dieu, il n'y a point de limites ; il peut en un moment élever une âme aux grâces les plus sublimes dont je traite en cet ouvrage. Notre Seigneur est tout-puissant ; il peut tout ce qu'il veut, et la pente comme le désir de son cœur c'est de faire beaucoup pour nous.

Sans doute, ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces soupirs, ces impétueux transports dont nous avons parlé, procédant de l'amour, causent à l'âme une vive souffrance ; mais tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée qui, n'étant pas

encore bien allumé, peut se souffrir en quelque sorte, et ainsi n'est presque rien en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Ici, l'âme se trouve embrasée d'un tel amour, que très souvent à la moindre pensée, à la moindre parole qui lui rappelle que la mort peut tarder encore à l'unir à son divin Époux, soudain, sans qu'elle sache ni d'où ni comment, elle se sent frappée comme d'un coup de foudre, ou comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais, quoi que ce puisse être, on voit clairement que ce n'est pas une chose qui procède de notre nature ; je ne dis pas non plus que ce soit un coup de foudre car la blessure qu'on reçoit est plus pénétrante encore. Et cette blessure, à mon avis, n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond et au plus intime de l'âme, dans cet endroit où ce rayon de feu, en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature. Tant que l'âme est en cet état, il lui est impossible de penser à rien de ce qui tient à son être ; dès le premier instant, ses puissances sont suspendues à l'égard de toutes les choses de ce monde, et elles ne conservent d'activité que pour augmenter son martyre en augmentant son amour pour Celui dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Gardez-vous de croire, mes sœurs, que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très assurée au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que les termes manquent pour peindre un tel martyre. C'est, je le répète, un ravissement des sens et des puissances à l'égard de tout ce qui ne contribue point à faire sentir cette peine. Car l'entendement voit à une très vive lumière avec quelle raison l'âme s'afflige d'être absente de son Dieu ; et Notre Seigneur augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de ses amabilités souveraines et de ses perfections infinies. Par cette vue, la peine croît jusqu'à un tel degré d'intensité, que malgré soi l'on jette de grands cris. C'est ce qui arrivait à la personne dont j'ai parlé, lorsqu'elle était dans cet état ; quoiqu'elle fut patiente et accoutumée à supporter de grands maux, elle ne pouvait se défendre de ces cris, parce que, comme je l'ai dit, cette douleur ne se fait point sentir dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Cette personne apprit alors combien les douleurs de l'âme l'emportent en intensité sur celles du corps ; elle connut que les peines du purgatoire étaient de la nature de ce martyre, et que la séparation du corps n'empêcha pas les âmes d'y endurer des souffrances, beaucoup plus grandes que toutes celles que l'on peut endurer avec le corps dans cette vie. J'ai vu une personne réduite à cette extrémité, et je croyais qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant, car la vie est réellement alors en grand danger. Ainsi, quoique cette extase de douleur et d'amour dure peu, les os du corps en demeurent déboîtés. Le pouls est aussi faible que si l'on était sur le point de rendre l'âme à Dieu, parce que la chaleur naturelle manque et s'éteint. L'âme, au contraire, se sent tellement embrasée par le feu de l'amour, qu'avec le moindre degré d'ardeur de plus, elle briserait sa chaîne selon ses désirs, et se verrait dans les bras de Dieu. Tant que dure ce martyre, elle ne sent aucune douleur dans le corps, bien que les os, comme j'ai dit, en soient déboîtés ; qu'ensuite, durant deux à trois jours, il soit en proie à de telles douleurs qu'on n'a pas même la force d'écrire, et qu'enfin il reste toujours plus faible qu'il n'était auparavant. Cela vient, à mon avis, de ce que ces souffrances intérieures de l'âme sont si vives et surpassent tellement celles du corps, que, quand on le mettrait en pièces, elle ne le sentirait pas. Il nous arrive à nous-même quelque chose de semblable; avons-nous quelque part une

douleur aiguë, nous sentons peu les autres ; quoiqu'elles soient en grand nombre ; c'est ce que j'ai souvent éprouvé.

Vous me direz peut-être qu'il y a de l'imperfection dans ce grand désir de voir Dieu, et que cette âme qui lui est si soumise devrait se conformer à sa volonté qui la retient encore dans cet exil. Je réponds qu'auparavant elle pouvait le faire, et que cette considération l'aidait à supporter la vie. Mais sous l'empire de cette peine, cela n'est plus en son pouvoir, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, et qu'elle ne peut penser qu'aux motifs qu'elle a de s'affliger. Étant absente de son souverain Bien, comment pourrait-elle désirer de vivre? Elle se sent dans une solitude si extraordinaire, que ni toutes les créatures d'ici-bas, ni même tous les habitants du ciel ne lui pourraient être de quelque compagnie, si Celui qu'elle aime n'y était pas. Loin de trouver quelque allègement en ce monde, tout au contraire la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel. Elle brûle d'une soif qui la consume, et elle ne peut boire à la source désirée. Rien dans ce monde ne saurait calmer les ardeurs de cette soif ; d'ailleurs l'âme ne veut l'étancher qu'avec l'eau dont Notre Seigneur parla à la Samaritaine, et cette eau lui est refusée.

Ô mon adorable Maître, à quelle extrémité vous réduisez vos amants! Que c'est peu néanmoins en comparaison de ce que vous leur donnez ensuite ! N'est-il pas juste que les grandes faveurs coûtent beaucoup? et l'âme pourrait-elle jamais acheter trop cher une grâce où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel ? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau en comparaison de l'Océan? C'est trop dire encore. Quand à ce tourment et à cette affliction qui sont, selon moi, la plus grande souffrance qu'on puisse endurer dans ce monde, viendraient se joindre, comme dans la personne dont j'ai parlé, beaucoup d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compterait tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. L'âme comprend que cette peine est d'un prix inestimable , et qu'elle n'aurait jamais pu la mériter: Elle voit clairement que ce martyr est d'une nature telle que rien en ce monde ne saurait l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et serait prête à l'endurer toute sa vie si Dieu le voulait ainsi : ce qui serait se dévouer non à mourir une fois, mais à être toujours mourante ; car ce martyr n'est rien moins qu'une agonie.

Quels doivent donc être les tourments des réprouvés dans l'enfer! Ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce contentement et cette joie qu'éprouve l'âme à la vue des récompenses dont ses peines seront suivies ; ils vont au contraire toujours en augmentant , j'entends quant aux peines accidentelles. S'il est vrai que les souffrances de l'âme l'emportent de beaucoup sur celles du corps, et que les tourments qu'endurent ces malheureux sont incomparablement plus terribles que ce martyr de l'âme dont j'ai parlé, de quel désespoir ne seront-ils pas saisis en voyant que leur supplice n'aura jamais de fin ! Ah ! tout ce que nous pouvons faire ou souffrir dans une vie si courte, ne nous doit-il pas paraître un atome, quand c'est pour échapper durant l'éternité à de si épouvantables tourments? Je le répète, mes soeurs, il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et

différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état ou nous espérons de sa miséricorde qu'il nous délivrera d'un tel malheur, et nous pardonnera nos péchés.

Revenons à notre sujet. Dans une si grande intensité, cette peine ne dure pas, ce me semble, plus de trois à quatre heures chez la personne dont j'ai parlé ; et si elle durait plus longtemps, je ne pense pas que notre faible nature put la supporter sans un miracle. Une fois même cette personne, ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée ; à la vérité, cette peine fondit sur elle avec une extrême rigueur. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine sentait-elle qu'on était à ces saintes solennités ; il ne fallut pour la faire tomber en extase qu'une seule parole sur la prolongation de cet exil. Il n'est pas plus possible de résister à l'impétuosité de ce ravissement, que de ne point brûler dans un grand feu. J'ajoute que cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Ils ne sont pas témoins, il est vrai, des peines intérieures de cette personne, mais ils ne peuvent s'empêcher de voir, par ce qu'elle souffre extérieurement, que sa vie est en grand péril. Quant à elle, si elle trouve en eux une sorte de compagnie, elle n'en tire néanmoins aucun secours, parce qu'ils ne lui apparaissent, ainsi que le reste des créatures, que comme des ombres.

Comme vous pourriez vous voir dans cet état, il est bon, mes filles, de connaître comment notre faible nature peut s'y mêler. Lorsque l'âme, embrasée du désir d'être unie à Dieu, se meurt de ne point mourir, au moment où il lui semble qu'elle est sur le point de se séparer du corps, elle éprouve néanmoins une véritable crainte, et elle voudrait voir son martyre diminuer, afin de ne pas mourir. Il est évident que cette crainte ne vient que de la faiblesse de la nature ; car d'un autre côté cette âme conserve toujours ce désir de mourir, et sa peine persévère sans que rien ne puisse la lui enlever, jusqu'à ce que Notre Seigneur lui-même y mette un terme en lui envoyant quelque grande extase ou quelque vision ; c'est le moyen ordinaire qu'emploie ce divin Consolateur, pour la consoler et la fortifier de telle sorte qu'elle consente à vivre tant qu'il le voudra.

Ce martyre est grand sans doute, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne craint plus les souffrances et les croix qui lui peuvent arriver, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison de cette peine intérieure qu'elle a endurée. Elle demeure enflammée d'un tel amour pour Dieu, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent souffrir cette peine. Mais cela ne dépend pas d'elle : malgré tous ses efforts et toute l'ardeur de ses désirs, il lui est tout aussi impossible d'éprouver de nouveau ce martyre, que de s'y soustraire lorsqu'il plaît à Notre Seigneur de le lui envoyer. Son mépris pour le monde augmente, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fut capable de la consoler dans le tourment où elle s'est vue. Elle est plus détachée que jamais des créatures, parce qu'il est désormais évident pour elle que le Créateur seul peut la consoler et combler ses désirs. Elle a une plus grande crainte de Dieu, et s'applique plus qu'auparavant à ne point l'offenser, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des supplices.



Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses, selon moi, mettent véritablement la vie en péril. L'une, ce martyr dont je viens de parler; l'autre, l'excès de la joie que l'on ressent dans les extases dont j'ai dit qu'il était suivi. Tel est alors l'excès du plaisir qui transporte l'âme, qu'il semble qu'elle va y succomber, et qu'il ne faut plus qu'un rien pour l'affranchir de son corps. A la vérité, ce ne serait pas un petit bonheur pour elle de sortir ainsi de cet exil. Vous pouvez juger par là, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'il fallait un grand courage aux âmes qui reçoivent ces grâces élevées, et à combien juste titre, si vous les demandiez à Notre Seigneur, il pourrait vous répondre, comme aux Fils de Zébédée : Pouvez-vous boire mon calice? Je ne doute pas que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire, et comme vous mettez toute votre confiance en cet adorable Sauveur lui-même, vous avez bien raison de lui parler ainsi ; car il ne manque jamais de donner des forces aux âmes qui se confient en lui, quand il voit qu'elles leur sont nécessaires. Il protège ces âmes en toute occasion ; il prend leur défense au milieu des persécutions et des murmures qui s'élèvent contre elles, comme il fit pour sainte Madeleine; et si ce n'est point par des paroles, c'est par des œuvres qu'il se déclare leur protecteur. Enfin, avant même qu'il les retire de cet exil, il les paye de tout ce qu'elles ont fait pour lui, comme vous allez le voir dans la septième demeure. Bénédiction et bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour, et que toutes les créatures le louent dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

## **SAINTE THÉRÈSE D'AVILA**

**(Les châteaux de l'âme)**

**Septième Demeure**

### **CHAPITRE IV**

*Des buts que poursuit Notre Seigneur quand il accorde à l'âme de si hautes faveurs, et de la nécessité pour Marthe et Marie de vivre unies. Chapitre fort profitable.*



Ne pensez pas, mes sœurs, que les âmes unies à Dieu par ce lien du mariage spirituel, ressentent toujours dans ce haut degré les effets d'une faveur si sublime. Ce n'est que le plus ordinairement, ainsi que je l'ai dit quand je m'en suis souvenue. Notre Seigneur les laisse quelquefois dans leur état naturel ; et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les environs et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. A la vérité, cela ne dure guère plus d'un jour ; et ce grand trouble excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître à l'âme combien elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Fortifiée par son divin Époux, non seulement elle demeure ferme dans ses bonnes résolutions et fidèle à tout ce qui est de son service, mais elle se sent plus déterminée que jamais à le servir, sans être même ébranlée par un premier mouvement.

Cette épreuve, comme, je viens de le dire, n'arrive qu'à de rares intervalles. Notre Seigneur veut par là, d'abord que la vue de leur propre néant tienne toujours ces âmes dans l'humilité ; ensuite, que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la sublimité de la faveur dont il les honore, les obligent de plus en plus à le louer.

Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes d'en commettre plusieurs et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur donne sans doute un secours très spécial pour s'en préserver. Quant aux mortels, commis avec vue, elles en sont exemptes ; mais elles ne sont pas certaines pour cela de n'en avoir pas commis qui échappent à leur connaissance, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment : Elles en souffrent un autre non moindre, lorsqu'elles voient des âmes qui vont à leur perte ; et quoiqu'elles aient un grand espoir de n'être pas de ce nombre, néanmoins, lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment tombèrent quelques-uns de ceux qui avaient été le plus favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui avait eu des communications si intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de crainte. Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui croira avoir le plus de sujet d'être en sûreté, soit celle qui vive le plus dans la crainte, selon ces paroles de David : Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur. Que le divin Maître nous garde toujours ! Lui demander instamment cette grâce afin de ne point l'offenser, c'est la plus grande assurance que nous puissions avoir en cette vie. Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

Par les effets de ces grandes grâces, si vous y avez pris garde, vous avez déjà sans doute entrevu la fin pour laquelle Notre Seigneur les accorde à certaines âmes en ce monde ; je crois néanmoins utile d'en parler ici. Il ne faut point s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner des consolations et des délices ; ce serait une grande erreur ; car la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces, Notre Seigneur se propose, comme je l'ai quelquefois dit dans ce traité, de fortifier notre faiblesse, afin de nous

rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons que toujours ceux qui ont approché de plus près Notre Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert. Considérons ce que sa glorieuse Mère et ses glorieux apôtres eurent à souffrir, Et un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Que nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire, ou des artifices de l'esprit de ténèbres ! Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il passait les jours entiers dans les occupations de l'apostolat et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie. Quant à moi, je ne puis sans bonheur me rappeler le moment où Notre Seigneur apparut à saint Pierre fuyant sa prison et lui lit qu'il allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois. Jamais, dans l'office de cette fête, je ne récite ces paroles sans que j'éprouve une consolation particulière, en songeant de quelle joie elles firent tressaillir l'âme de cet apôtre, avec quelle promptitude il alla s'offrir à la mort, et comment il considéra son martyre comme la plus grande grâce que son cher Maître put lui faire.

Ô mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre Seigneur habite d'une manière si particulier, met en oubli son propre repos ! Que les honneurs la touchent peu ! et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose ! Tenant sans cesse compagnie à son Époux, ainsi qu'il est juste, comment pourrait-elle se souvenir d'elle-même ? Sa seule pensée est de lui plaire, et de chercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, que tend l'oraison ; et, dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Les œuvres, voila, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve de la vérité d'une si haute faveur. De quoi nous servirait mes filles, d'avoir été profondément recueillies dans la solitude, d'avoir multiplié nos actes d'amour, et promis à Notre Seigneur de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là, la moindre occasion nous porte à faire tout le contraire ? Mais je m'exprime mal en semblant dire que cela nous servirait de peu, puisque le temps que nous passons auprès de Dieu nous est toujours d'une très grande utilité. Malgré notre lâcheté à exécuter nos résolutions, Notre Seigneur nous donnera de temps en temps la force de les accomplir. Peut-être même fera-t-il à notre égard ce qu'il fait très souvent : témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, malgré sa répugnance, quelque croix bien pénible, et, par la force intérieure qu'il lui communique en même temps, il la fait sortir victorieuse du combat. Encouragée par cette conduite du divin Maître, elle se rassure, et s'offre à lui avec une ardeur toute nouvelle pour travailler à son service.

J'ai donc simplement voulu dire que cela nous sert de peu en comparaison de ce que l'on gagne lorsque les œuvres répondent aux actes intérieurs et aux paroles. Que celle d'entre vous, mes filles, qui ne peut tout d'un coup faire l'un et l'autre, s'efforce d'y parvenir peu à peu ; si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle s'applique à vaincre sa propre volonté, et certes les occasions ne vous manqueront pas dans l'intérieur de ces petits monastères. Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre est importante au delà de tout ce que je pourrais dire. Jetez les yeux sur

Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous pouvoir le contenter par de simples paroles? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle ? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté, qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même ; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître ne l'élèvera jamais bien haut si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement ; et dans cette conduite même, il n' a en vue que notre bien.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez rendre ce fondement solide, que chacune de vous s'efforce d'être la plus petite de toutes, l'esclave de toutes, cherchant sans cesse comment et en quoi vous pouvez leur faire plaisir, ou leur rendre service. Tout ce que vous ferez dans cet esprit pour vos sœurs, vous le faites bien plus encore pour vous que pour elles : ce sont autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il n'y aura point de danger qu'il s'écroule. Mais, je le répète, pour que votre château soit inébranlable, il faut que non seulement il ait pour fondement la prière et la contemplation, mais encore la pratique et l'exercice des vertus. Sans cela, vous demeurerez toujours au même point, et Dieu veuille que vous ne reculiez pas ; car, comme vous le savez, dans la vie spirituelle, ne point avancer c'est reculer, parce qu'il est impossible que l'amour demeure toujours dans le même état.

Il vous semblera peut-être que je parle pour les commençants, mais qu'après avoir travaillé on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant, n'est qu'intérieur; et qu'elles en ont au contraire beaucoup moins qu'auparavant à l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations où, pour mieux dire, ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel? Pensez-vous que ces messages aux puissances, aux sens, au corps, aient pour but de les inviter à dormir ? Non, non, non. C'est au contraire pour les occuper plus que jamais, et leur faire une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux ; car alors elle ne comprenait pas encore tout le prix de ces travaux et de ces croix dont Dieu s'est peut-être servi pour l'attirer dans sa propre demeure. De plus, la compagnie dont elle jouit maintenant lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force ? C'est là, comme nous le verrons, que les saints ont puisé ce courage qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu. La force surnaturelle dont l'âme se sent pénétrée dans

cette septième demeure, se communique aux puissances, aux sens, à tout ce château intérieur. Souvent ce corps même ne se connaît plus ; il participe visiblement à cette mystérieuse vigueur dont Dieu remplit l'âme quand , après l'avoir introduite et la gardant avec lui dans son cellier, il l'enivre du vin de son amour. Il sent comme une nouvelle vie qui lui vient de là, de même qu'il sent la nourriture fortifier tous ses membres. Ainsi, la vie des âmes élevées à un état si sublime n'est pas le repos, mais le travail et la souffrance ; la force intérieure qui est en elles, allant de beaucoup au delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle ; mais elles ont beau l'accabler de travaux et de souffrances, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudraient faire et souffrir pour leur divin Époux.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, et en particulier celles de la glorieuse Madeleine, qui avait toujours vécu dans les délices. De là, ce zèle dévorant de notre père Élie pour l'honneur de Dieu ; de là, dans saint Dominique et dans saint François, cette soif de gagner des âmes à Dieu, afin qu'il fut loué et béni par elles. S'immolant ainsi pour sa gloire, sans jamais penser à eux-mêmes, que ne durent-ils pas souffrir ! Et nous aussi, mes sœurs, tâchons d'allumer en nous ce grand zèle pour la gloire de Dieu ; cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais ces forces tout apostoliques pour servir notre Époux. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte ; et ne serait-il pas étrange de prétendre obtenir de si hautes faveurs en suivant un autre chemin que celui que Jésus-Christ et tous les saints ont suivi ? Loin de vous, mes filles, une pareille pensée. Croyez m'en, pour donner à Notre Seigneur une hospitalité parfaite, il faut que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Serait-ce bien recevoir le divin Maître que de ne point lui donner à manger ? et qui aurait préparé son repas, si Marthe fut toujours restée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture de prédilection ? C'est que notre zèle, par tous les moyens qu'il peut inventer, lui ramène des âmes, afin que ces âmes se sauvent et chantent ensuite ses louanges pendant l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous ici deux choses : la première, que Notre Seigneur dit que Madeleine avait choisi la meilleure part ? Je réponds à cela qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe, quand elle lui avait lavé les pieds et les avait essuyés avec ses cheveux. Et pensez-vous que ce fut une petite mortification pour une personne de qualité comme elle, d'aller ainsi par les rues et peut-être seule tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et tout ce qu'on devait dire contre elle ? Ne suffisait-il pas à ces méchants qui abhorraient Notre Seigneur, de voir l'affection qu'elle lui témoignait, pour la haïr et lui reprocher sa vie passée ? Témoins de la modestie qui brillait dans ses habits et dans toute sa personne, ne devaient-ils pas dire, pour se moquer de son changement, qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui des personnes qui se donnent à Dieu, quoiqu'elles soient moins célèbres que cette admirable pénitente ? Je ne crains pas de vous dire, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses angoisses et ses mortifications ont été extrêmes ; car outre la peine intolérable qu'elle endurait en voyant la haine implacable de ce malheureux peuple pour son Sauveur, quelles douleurs ont été égales à celles qu'elle a ressenties à la mort de ce

divin Maître? Je tiens, quant à moi, que si elle n'a pas fini ses jours par le martyre, cela vient de ce qu'elle l'endura alors en voyant mourir Jésus-Christ sur la croix, et de ce qu'elle a continué de l'endurer tout le reste de sa vie par le terrible tourment qu'elle éprouvait d'être séparée de son divin Maître. On voit par là que cette sainte amante n'était pas toujours dans les délices de la contemplation, aux pieds de Notre Seigneur.

Vous me direz, en second lieu, que très volontiers vous travailleriez à gagner des âmes à Dieu, mais que vous ne savez comment faire, étant incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les apôtres ? J'ai répondu à cela dans quelque autre traité ; et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que dans les bons désirs que Notre Seigneur vous donne, cette pensée peut vous venir à l'esprit.

J'ai donc dit que quelquefois le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour le service de Dieu, et afin de nous bercer dans la pensée que nous avons satisfait à tout quand nous avons désiré des choses impossibles. Sachez, mes sœurs, que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes, et que votre zèle apostolique peut embrasser le monde ; mais ce n'est pas à vous à le convertir, contentez-vous d'être utiles aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Comme vous êtes plus strictement obligées de travailler à leur bien spirituel qu'à celui des autres, ce que vous ferez pour elles sera d'un plus grand prix auprès de Dieu. Croyez-vous que ce soit peu faire, que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifiées, de servir si bien toutes vos sœurs ; d'avoir tant de charité envers elles, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'elles se sentent sans cesse comme entraînées à imiter vos exemples ; enfin de brûler d'un tel amour pour Notre Seigneur, que ce feu qui vous consume vienne à les embraser toutes? Rien ne peut plaire davantage à Notre Seigneur, ni vous être plus utile : le divin Maître vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connaîtra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pour voir, et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très grand nombre d'âmes. Vous me direz peut-être : Ce n'est pas la convertir; car toutes nos sœurs sont déjà vertueuses. Quelle raison ! N'est-il pas évident que plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables au Seigneur, et leurs prières utiles au prochain?

Enfin, mes sœurs, pour conclure, ne prétendons point élever la tour de la perfection évangélique sans lui donner de fondement. Notre Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir, ce divin Maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Gardons-nous de perdre cour, après quelque temps d'efforts et de fidélité ; mais durant le peu qui nous reste à vivre, espace plus court peut-être que chacune de nous ne le pense, offrons-nous sans réserve à notre divin Époux, et faisons-lui un continuel sacrifice de notre corps et de notre âme. Dans son infinie bonté il unira ce sacrifice à celui qu'il offrit pour nous à son Père sur la croix, et il le récompensera, non selon la petitesse

**de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne l'amour avec lequel nous nous serons consacrées a lui.**

**Plaise au Seigneur, mes sœurs et mes filles bien-aimées , qu'il nous soit donné de nous voir un jour toutes ensemble dans cette demeure bienheureuse où l'on ne cesse jamais de chanter ses louanges ! Et daigne ce Dieu de bonté me faire la grâce de retracer un peu dans ma vie ce que je vous ai dit dans cet écrit : je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne dans les siècles dés siècles. Ainsi soit-il. J'éprouve, je vous l'avoue, une bien grande confusion de me voir si imparfaite; c'est pourquoi je vous supplie, au nom même de Notre Seigneur, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.**